

Pensées durant ce temps de guerre (1915)

Pour les Allemands et ceux qui ne croient pas devoir les haïr.

Rudolf Steiner

(in GA 24)

Aufsätze über die Dreigliederung des Sozialen Organismus
und
zur Zeitlage 1915-1921

Première édition dans « *Anthroposophie et Liberté* » n°18 de janvier 1997

Par fidélité au texte, les traducteurs des « Pensées durant ce temps de guerre » ont donné la priorité au respect du style de Rudolf Steiner et de ses formulations qui, sur un sujet délicat, prennent des voies plus ou moins détournées.

Traducteurs : Marie-Thérèse Chassot, Pierre Payan, Peter Van der Heijde, Daniel Kmiecik, Suzann Pineau-Schramm, Didier-Marc Garin.

Suivi d'extraits de
« Lettre à un ami d'Allemagne » d'Ernest Renan

Une souffrance indicible et un profond deuil vivent actuellement dans l'âme des hommes, conjointement à une volonté de sacrifice, de courage, de vaillance et d'amour qui en cet incomparable moment historique, est réclamée. La conscience du combattant se durcit par la solidarité à redonner ce qu'il a reçu de plus précieux de la Terre. Il voit la mort en face avec le sentiment que la vie de chacun puisse être demandée comme acte suprême. Les pères, les mères et leurs fils, les épouses, les sœurs et les filles doivent, au travers d'une souffrance personnelle accueillir l'idée que le sang et la mort par le sacrifice nécessaire des hommes les élève jusqu'où il devient justifié. L'élévation du regard individuel posé sur l'existence relative humaine fait apparaître ce qu'il y a d'éternel au delà de l'aspect du moment. Cette attitude est demandée quant aux évènements de l'époque. Le pourquoi de ces évènements provient du sentiment qu'ils surgissent à l'aube même d'une nouvelle époque de l'humanité où ils trouvent la force de mûrir. Avec la compréhension que les hommes doivent chercher à saisir leurs erreurs ou alors aiment à se plonger dans ces poussées de haine. Pour certains, l'impression reçue est terrible lorsqu'ils comparent ce qui est vécu aujourd'hui avec l'évolution de l'humanité qui était autrefois envisagée avec confiance.

Des hommes avaient compris comment exprimer avec un lien profond cette ancienne situation de l'humanité, ainsi Hermann Grimm, décédé en 1901, tel un subtil critique d'art sut-il trouver ces mots. Il compare le vécu d'autrefois avec ce qu'il a actuellement engendré. Il dit : » C'est comme si j'avais été transplanté dans un présent parallèle, en ayant seulement pris le minimum de bagage spirituel. Cette situation forcée me contraint à un effort de pensée nouvelle. Car les barrières qui séparaient les hommes se sont levées. Avec une légèreté ludique nos pensées s'entrecroisent à la surface de la terre et papillonnent des uns aux autres où qu'ils se trouvent. Cette découverte et l'utilisation de cette force nouvelle et naturelle réunit perpétuellement tous les peuples en un travail commun. De nouvelles expériences sous la pression de notre contemplation du visible et de l'invisible dans un échange constant et dynamique nous pousse à de nouvelles observations de l'évolution humaine ». Avant que la guerre éclate, chaque Européen portait ces sentiments en son âme. Et maintenant : qu'est-ce que ce temps de guerre en a fait, comment auront été stimulés ces sentiments ? N'est-ce pas comme si on devait montrer à l'humanité comment se présente le monde lorsque toutes ces influences cessent, comment le fruit de l'évolution se présente ? Et de plus cette guerre ne montre-t-elle pas au travers des horreurs, où mènent inéluctablement les conflits entre les peuples avec les moyens ultimes de destruction dernièrement développés ? Les sentiments tirés de ces évènements sont embrouillés. Avec ces évènements présents on aimerait pouvoir comprendre pourquoi beaucoup d'hommes ne peuvent réaliser que l'horreur et le mal existent dans la guerre de par la guerre même et pourquoi chacun décrit l'ennemi comme « barbare », alors qu'il est cruellement obligé d'utiliser les moyens de guerre que notre temps a forgé. Des expressions pleines de haine, prononcées par des personnalités dirigeantes parmi les peuples actuellement en guerre contre l'Allemagne condamnent les Allemands : comment vibrent les âmes qui ressentent comme véritable sentiment allemand, la soif

de la vie que Hermann Grimm a établi vers le début du siècle comme conception fondamentale de l'humanité contemporaine. Il a écrit :

« La solidarité des convictions morales de l'humanité est l'Église qui aujourd'hui, nous réunit tous. D'une manière plus passionnante que jamais nous cherchons à exprimer d'une façon visible cette communauté. Tout réel effort sérieux des gens ne connaît que ceci comme but. La séparation des nations n'existe déjà plus ici. Nous ressentons que les différences nationales ne tiennent pas en face de la conception éthique mondiale. Nous tous ferions un sacrifice pour notre Patrie. Ce moment auquel nous aspirons, où nous nous dirigeons, qui peut arriver néanmoins par la guerre, nous en sommes bien loin. L'assurance de maintenir la paix qui est notre vœu le plus sacré n'est pas un mensonge. Le « *Paix sur terre aux hommes de bonne volonté* » nous imprègne. Les habitants de notre planète, pris comme un tout, sont emplis d'un sentiment subtil et parfaitement compréhensible... »

Tous les êtres humains se reconnaissent soumis à un tribunal invisible, trônant sur les nuages, devant lequel ne pas être autorisé à se tenir est considéré comme un malheur, et dont ils cherchent à adapter les procédures juridiques à leurs querelles internes. Par un effort anxieux, ils y cherchent leur droit. À la façon dont les Français actuels s'efforcent de considérer la guerre contre l'Allemagne, qu'ils ont voulue, comme une revendication morale, ils exigent la reconnaissance des autres peuples, oui : des Allemands eux-mêmes. L'œuvre d'Hermann Grimm (1828-1901) est enracinée dans la vie spirituelle allemande au point que l'on peut dire : quand il exprime une belle pensée, il est comme pénétré par la conscience de parler sous mandat spirituel de son peuple. Il use de paroles pour lesquelles il devait avoir la certitude : si le peuple allemand tout entier pouvait s'exprimer, il emploierait de telles paroles afin de dire l'état d'esprit dans lequel il conçoit sa propre volonté à l'intérieur de l'humanité prise dans son ensemble.

Hermann Grimm ne veut pas dire : ce qui existe d'un tel état d'esprit dans la vie moderne de l'humanité peut empêcher la guerre. Il parle de son devoir de penser : les Français veulent la guerre contre l'Allemagne. Mais qu'aussi cet état d'esprit conservera sa force tout au long de la guerre, cela devait être la conviction d'Hermann Grimm quand il exprimait les pensées qui précèdent. Les ennemis du peuple allemand parlent actuellement comme s'ils tenaient pour prouvé que les causes uniques de cette guerre résident exclusivement dans le manque de compréhension des Allemands pour une telle opinion. Comme si le résultat de cette guerre devait être de contraindre les Allemands à la compréhension d'une telle opinion. Comme si les esprits allemands compétents s'étaient assigné, auprès de leur peuple, d'extirper cette manière de penser.

On entend maintenant désigner de façon haineuse maintes personnalités allemandes connues – Pas seulement par des écrivains actuels, mais aussi par des guides spirituels de peuples vivant en guerre contre l'Allemagne. Oui, de semblables voix arrivent même de pays avec lesquels l'Allemagne n'est pas en guerre. Parmi ces personnalités allemandes, par exemple, l'historien du peuple allemand Heinrich von Treitschke (1834-1896). Les Allemands qui se forment des pensées sur la signification et la nature de la personnalité de Treitschke, expriment différents jugements de valeur sur lui. Sous quel aspect ces jugements sont rendus, s'ils sont justifiés ou non, de cela il ne s'agit pas pour l'instant ; dans les voix des ennemis, contre l'esprit allemand, en

face, règne un tout autre point de vue. Ces opposants veulent voir en Treitschke une personnalité qui a agi sur la race allemande, de telle façon qu'aujourd'hui le peuple allemand se tient pour le plus doué des peuples autour de lui, et qui, pour cela, veut forcer les autres à se soumettre à sa direction, et qui place la conquête du pouvoir au-dessus du droit. Si Treitschke vivait encore, et appréhendait les jugements des ennemis du peuple allemand sur sa personne, il pourrait se souvenir des paroles qu'il mit sur papier, en 1861, comme l'expression de sa sensibilité la plus profonde, dans sa dissertation sur « La Liberté ». Là, il s'exprime sur des êtres humains pour qui le respect et la patience devant des opinions étrangères posent aussitôt une limite dès que, dans de telles opinions, quelque chose les confronte à ce qui ne leur plaît pas. De tels êtres, – pense Treitschke – se voilent la pensée avec des passions, et il dit : aussi longtemps qu'existe encore une telle façon de substituer au jugement, des phrases issues de la passion, « aussi longtemps vit en nous, même sous des formes modérées, l'esprit fanatique de ces vieux sectateurs qui mentionnent l'opinion étrangère seulement pour prouver que son auteur aurait acquis de justes droits au borbier de l'Enfer. »

Un homme qui aurait agi en tant que Français parmi les Français, en tant qu'Italien parmi les Italiens, comme Treitschke aurait agi en tant qu'Allemand parmi les Allemands : il n'apparaîtrait pas aux Allemands comme un séducteur des Français ou des Italiens. Treitschke était un historien et un politicien qui donnait à tous ses jugements une empreinte vive et puissante. Les jugements qu'il prononçait sur les Allemands, par amour de son peuple, étaient aussi marqués de même. Mais tous ces jugements étaient portés par ce sentiment : ce n'est pas son âme seule qui parle ainsi, mais le cours de l'histoire allemande. À la fin de sa préface à la V^e partie de son « Histoire allemande au XIX^e siècle », on peut lire : « Aussi certainement que l'être humain comprend seulement ce qu'il aime, de même un cœur fort qui ressent le destin de la patrie comme une souffrance et une joie personnellement vécues, peut insuffler aux récits historiques la vérité intérieure. C'est dans cette puissance du cœur, et pas seulement dans la forme accomplie, que réside la grandeur des historiens de l'Antiquité. » Maints jugements que Treitschke a exprimé sur ce que le peuple allemand a vécu du fait d'autres peuples, résonne comme une âpre condamnation de ces autres peuples. Comment les déclarations de Treitschke doivent être comprises à cet égard, seul peut le reconnaître celui qui jette aussi un regard sur l'amertume des jugements que Treitschke dirigeait souvent sur ce qu'il trouvait blâmable à l'intérieur de son propre peuple. Treitschke avait pour son peuple le plus profond amour, qui brûlait noblement dans son âme ; mais il croyait ne causer aucun dommage en jugeant de façon abrupte ce qu'il aimait le plus. On pourrait penser que des ennemis du peuple allemand, tirant de son œuvre une anthologie, ôteraient à ces citations la couleur d'amour qui existait chez Treitschke, et les recouvriraient des couleurs de la haine : ainsi pourraient-ils forger des paroles agressives contre le peuple allemand. Ces paroles ne seraient pas pires que celles avec lesquelles ils tirent sur la caricature de Treitschke afin de blesser le peuple allemand. Hermann Grimm qui savait apprécier Treitschke, et le connaissait bien dans sa conduite personnelle, prononça sur lui, quelque temps après sa mort, ces paroles : « Peu ont été autant aimés, mais aussi autant hais que lui. » Treitschke a été rapproché par Grimm des historiens Curtius et Ranke en une trinité de professeurs allemands sur lesquels il s'est ainsi exprimé : « Ils étaient

de commerce amical et familial. Ils cherchaient à encourager leurs auditeurs. Ils reconnaissaient les services là où ils les rencontraient. Ils ne cherchaient pas à opprimer leurs ennemis. Ils n'appartenaient à aucun parti ni association partisane. Ils exprimaient leur opinion. Dans leur attitude, il y avait quelque chose d'exemplaire. Ils voyaient dans la Science la fleur la plus haute de l'esprit allemand. Ils défendirent leur honneur. »

Hermann Grimm a écrit un commentaire détaillé de « *L'Histoire allemande* » de Treitschke. Quand on lit ce commentaire, on est obligé de reconnaître une chose : Hermann Grimm considérait Treitschke comme étant de ceux qui avaient la même opinion que lui au sujet des rapports que le peuple allemand voulait entretenir avec les autres peuples.

Quiconque, d'un pays ennemi, insulte une personnalité comme celle incarnée par Treitschke et le traite de corrupteur de la jeune génération, montre qu'il ne sait pas comment un Allemand ayant ressenti « les aléas de la destinée de sa patrie » comme une souffrance et un bonheur personnels était obligé de parler à des Allemands. Eux en effet, pour comprendre leur propre histoire, sont obligés de s'appuyer sur les expériences passées, celles dont Hermann Grimm (dans son livre sur Michel-Ange, 16^e édition) parle en ces termes : « Durant 30 ans, l'Allemagne, incapable de l'emporter en tant que nation distincte, fut le champ de bataille des pays qui nous entourent et, une fois que les étrangers, après s'être battus, eurent enfin conclu la paix, ce fut le retour à l'ancien état d'incertitude. »

Pour ce qui est de ces expériences, nous lisons dans le livre de Hermann Grimm sur Goethe, à ce même sujet « la Guerre de 30 Ans, cette maladie atroce venue jusqu'à nous de l'extérieur et entretenue de façon artificielle, a sapé et brisé toutes les jeunes forces nécessaires à la poursuite de notre développement. » Bien peu de temps s'écoula entre le moment où le peuple allemand eut surmonté les effets des souffrances que lui avait infligées l'Europe par cette Guerre de 30 Ans, et celui, au début du 19^e siècle, où se produisit l'autre événement fatidique coïncidant avec une période d'apogée de la vie spirituelle allemande. Étaient-ce les paroles d'un homme qui ressentait au plus profond de son cœur les souffrances de son peuple « comme s'il souffrait personnellement », ou étaient-ce celles d'un corrupteur du peuple, celles qu'utilisa Treitschke pour parler (les esprits dont l'action coïncidait avec l'événement du début du 19^e siècle, fatidique pour l'Allemagne ? Il parle de ces esprits de la manière suivante : « Ils veillaient sur ce qui est le plus caractéristique de notre peuple, le feu sacré de l'idéalisme, et c'est surtout à eux que nous sommes redevables du fait qu'il existe encore une Allemagne après la disparition de l'Empire allemand, et que les Allemands, malgré leur détresse et leur état de servitude, puissent encore croire en eux-mêmes, et en la pérennité de la nature allemande. Le plein développement de notre libre personnalité nous a conduits à la liberté politique et à l'indépendance de l'État allemand. » Pour les ennemis de la nature allemande, -Treitschke aurait-il dû dire que l'histoire montre que les Allemands « ont le droit de croire en la pérennité de la nature allemande », car ils peuvent être sûrs à jamais que les Français, les Anglais, les Italiens et les Russes n'ont jamais combattu et ne combattront jamais pour autre chose que pour « le droit et la liberté » des peuples ? Les autres Allemands, ceux qu'on traite actuellement de corrupteurs de l'Allemagne, devraient-ils donner ce conseil aux

Allemands : ne vous appuyez pas sur ce qui, au prix de guerres cruelles, vous a apporté « le droit et la liberté » ; vous aurez « le droit et la liberté » parce que le sens du « droit et de la liberté des peuples » resplendit de tout son éclat dans les peuples qui vous entourent ? Seulement, ne croyez pas que vous pouvez imaginer votre « droit en tant que peuple » autrement qu'au sens autorisé par les peuples qui gravitent autour de vous. Ne voyez jamais votre « liberté en tant que peuple » dans autre chose que dans ce que ces peuples, par leur comportement, vous indiqueront comme étant « libre à VOUS en tant que peuple ».

Montrer où sont les racines des sentiments que la guerre actuelle suscite chez les membres de l'Europe centrale, telle est l'intention de l'auteur de ce petit ouvrage. Les faits dont il va parler sont assurément connus de tous les lecteurs pour ce qui est de leurs caractéristiques principales. Il n'est pas dans l'intention de l'auteur de parler ainsi de choses encore inconnues. Il désire seulement indiquer certaines relations du contexte dans lequel se situe ce qui est connu depuis longtemps.

Si, par hasard, des adversaires du peuple allemand lisent ce petit ouvrage, ils diront – bien entendu – : voilà les propos d'un Allemand qui, naturellement, n'arrive pas à comprendre la manière dont les autres peuples voient les choses. Quiconque raisonne ainsi, ne se rend pas compte que la façon dont l'auteur de cette étude essaie de parler de l'origine de cette guerre n'a rien à voir avec sa compréhension ou son incompréhension de la nature d'un peuple non-allemand. Ce qu'il veut dire c'est que, si les arguments par lesquels il justifie ses affirmations ont quelque valeur, alors ses réflexions pourraient être justes même s'il avait perdu la raison en ce qui concerne la compréhension de la particularité et de la valeur des peuples non-allemands, pour autant que cette compréhension soit inaccessible à un Allemand. Si, par exemple, il renvoie à ce que dit un Français au sujet des intentions de guerre des Français et qu'il se forge à partir de cela une opinion sur l'origine de la guerre, cette opinion pourrait être exacte, même si un Français se sentait obligé de lui dénier toute capacité à comprendre le caractère français. Lorsqu'il porte un jugement sur l'idéal politique anglais, ce qui entre en ligne de compte, ce n'est pas la façon dont l'Anglais en soi pense ou éprouve des sentiments, mais le genre d'actes dans lesquels se concrétise cet idéal politique, et les réactions que ces actes suscitent chez l'Allemand. Pour sa part l'auteur est, il est vrai, convaincu que ce petit ouvrage ne donnera pas motif à juger s'il est capable de comprendre ce qui fait la particularité de tel ou tel peuple non-allemand.

L'auteur de ce petit ouvrage se croit autorisé à parler de son sentiment de l'Europe centrale en tant qu'Allemand, car il a passé les 30 premières années de sa vie en Autriche où, du fait de ses origines, sa nationalité et son éducation, il a vécu en tant qu'Allemand autrichien ; et l'autre partie de sa vie, qui fut presque aussi longue, il l'a passée à travailler en Allemagne.

Certaines personnes, parmi celles qui connaissent déjà tel ou tel écrit de l'auteur, s'attendent peut-être, de la part de quelqu'un qui voit les choses sous l'angle de la science spirituelle au sens où on l'entend dans ces écrits, à trouver dans les considérations suivantes des « points de vue supérieurs » à ceux qu'ils y trouveront en fait. Seront tout particulièrement déçus ceux qui espèrent que cet ouvrage leur expliquera comment juger les événements actuels de la guerre « à partir des vérités suprêmes et éternelles de tout être et toute vie ». À ces « déçus », dont feront peut-être

justement partie des amis de l'auteur, celui-ci voudrait dire que les « vérités suprêmes et éternelles » s'appliquent bien entendu partout, donc également aux événements actuels, mais qu'il n'a pas entrepris cette étude dans le but de montrer comment témoigner aussi de ces « vérités suprêmes » en ce qui concerne ces événements mais, au contraire, dans le but de parler de ces événements eux-mêmes.*

** L'auteur espère pouvoir bientôt en écrire davantage sur l'époque actuelle et les peuples d'Europe, et cela dans un deuxième petit ouvrage. Les réflexions dont il fait part ici sont tirées de conférences qu'il a données ces mois derniers à divers endroits.*

Quiconque s'est laissé imprégner par la façon qu'a Fichte de voir les choses sent par la suite que, dans son âme, il a assimilé quelque chose qui agit tout autrement que les idées et les paroles de ce penseur. Ces idées et ces paroles se métamorphosent dans son âme. Elles deviennent une force qui est fondamentalement plus puissante que le souvenir de ce que la personne a directement reçu de Fichte. Une force qui a quelque chose de ce qui caractérise un être vivant. Cette force grandit dans l'âme. Et cette dernière sent qu'elle a en elle un fortifiant dont l'effet ne pourra jamais diminuer. Quand on ressent de cette façon la particularité de Fichte, il est alors impossible de séparer ce sentiment de la manière dont Fichte a présenté cette nature profonde de l'âme allemande. Sur ce point, peu importe ce qu'on pense de la philosophie de Fichte. Il ne s'agit pas du contenu, il s'agit de la force qui est à la base de cette philosophie. On la sent. Si on veut suivre Fichte en tant que penseur, il faut pénétrer dans des territoires d'idées apparemment sans aucune chaleur. Dans des territoires où la force de la pensée est obligée de renoncer à bien des choses qu'elle aime, uniquement pour découvrir qu'il est possible à l'homme de se placer vis-à-vis du monde de la même façon que Fichte. Mais si on a suivi Fichte de cette manière, on sent alors à quel point la force agissante de sa pensée a pénétré dans les paroles porteuses de vie par lesquelles il s'efforçait, en cette époque cruciale, d'enflammer son peuple afin de le pousser à entreprendre une action à échelle mondiale. La chaleur de Fichte dans ses « *Discours à la nation allemande* » est comme la lumière qui l'illuminait dans son puissant travail intellectuel. Et, grâce au lien entre cette lumière et la chaleur de sa personnalité, Fichte est l'une des incarnations les plus pures de la nature allemande. Cette nature allemande dut commencer par faire de Fichte le penseur qu'on connaît avant de pouvoir, par son intermédiaire, s'exprimer avec tant de puissance dans les « *Discours à la nation* ».

Mais cette nature allemande, après s'être engendré un penseur tel que Fichte, ne pouvait pas parler à la nation autrement que ce qu'il le fit dans ces discours. Une nouvelle fois, l'essentiel n'est pas tant ce que Fichte dit dans ces discours, mais surtout la façon dont la spécificité allemande se manifeste ainsi à la conscience du peuple. Robert Zimmermann, un penseur dont la philosophie se situe bien loin des raisonnements de Fichte, ne peut s'empêcher de prononcer ces paroles : « Aussi longtemps qu'en Allemagne battra un cœur capable de ressentir l'affront de la tyrannie étrangère, il restera dans notre mémoire le souvenir de cet homme courageux qui, au moment de la pire humiliation en plein milieu d'un Berlin occupé par les Français, au vu et au su des ennemis, au milieu des espions et des délateurs, entreprit, de l'intérieur et par la puissance de l'esprit, de faire se redresser le peuple allemand dont

les forces avaient été brisées de l'extérieur par l'épée . Et, au même moment, comme l'existence politique de ce peuple semblait anéantie pour toujours, cet homme courageux entreprit aussi par son idée enthousiasmante d'une éducation générale, de faire renaître ce peuple pour les générations futures. »

Si, pour illustrer la façon particulière dont Fichte est lié à l'essence la plus profonde de l'être allemand, on décrit les dernières heures de la vie du penseur, ce n'est pas pour tomber dans le sentimentalisme. L'épouse de Fichte, compagne dont, non seulement la dignité, mais aussi la grandeur, étaient à sa mesure, avait travaillé à l'hôpital militaire durant cinq mois, dans les pires conditions, et elle y avait contracté une mauvaise fièvre. Elle guérit. Fichte, lui, attrapa le mal et y succomba. Son fils a raconté sa mort. La dernière nouvelle que reçut le mourant fut celle que lui apporta son fils : la traversée du Rhin par Blücher, l'avancée des alliés contre l'ennemi français. L'âme du penseur en train de s'arracher de son corps, se réjouissait beaucoup de ces événements ; et lorsque le mourant, qui avait été autrefois un penseur froidement perspicace, commença à avoir des hallucinations, il se vit au milieu des combattants. O combien est présente devant notre âme l'image du philosophe, qui – jusque dans les hallucinations troublant déjà sa conscience – nous révèle en quelque sorte la nature de la volonté et de l'action de son peuple ! Et, ô combien, en Fichte, le philosophe allemand vibre à l'unisson avec la vie de l'homme dans tout son être ! Le fils tend un remède au mourant. Celui-ci le repousse doucement ; il se sent tout à fait en accord avec le rôle joué par son peuple au niveau de l'histoire mondiale. C'est dans cet état d'esprit qu'il conclut sa vie par ces paroles : Je n'ai pas besoin de médicament ; je sens que je suis guéri. Il était « guéri » de par son sentiment de participer dans son âme à la renaissance de la nature de son peuple.

La contemplation de la personnalité de Fichte peut nous donner la force de parler de la nature du peuple allemand. En effet, Fichte s'efforça de stimuler cette nature jusqu'aux sources de ce qui fait sa spécificité, afin qu'elle devienne une force agissante. Et, en étudiant la personnalité de Fichte, nous voyons clairement qu'il sentait un rapport entre l'activité de son esprit et les racines les plus profondes de la nature allemande. Mais ces racines elles-mêmes, il les cherchait dans les profondeurs du règne de l'esprit qu'il percevait derrière l'agitation du monde, celle qui est extérieure et accessible aux sens. Pour lui, il était évident que l'importance du rôle joué par les Allemands était due à l'esprit qui illumine et réchauffe le monde. Il reconnaissait la nature de la spécificité allemande dans les expressions de vie du peuple, jaillies de la source originelle et vivante de l'esprit. Et, à propos de ce que lui-même entendait par philosophie procédant de cette source originelle qu'est la nature allemande, il disait : « C'est le temps et l'éternité et l'infini qu'elle contemple au moment où elle naît, cette philosophie, qui est fruit de la manifestation et de la révélation de ce UN, qui est absolument invisible en soi-même, et qu'on ne peut correctement percevoir que dans cette invisibilité qui lui est propre. » « Toute existence durable qui ne se manifeste pas en tant que vie spirituelle n'est qu'une ombre vide projetée hors du champ de vision et issue bien souvent du néant. En revanche, lorsqu'on reconnaît l'ombre souvent entraînée par ce néant, le champ de vision lui-même se doit de s'élever jusqu'à la prise de conscience de son propre néant et à la reconnaissance de l'invisible en tant qu'unique vérité. »

Percevoir directement à la source de la vie spirituelle toutes les manifestations de vie réellement allemande, et recevoir soi-même, de cette même source, les paroles exprimant ces manifestations de vie, voilà ce qu'essaie de faire Fichte dans ses « *Discours à la nation allemande* ».

On s'arrêtera peut-être avec des sentiments particuliers à l'un des passages de ces « discours », lorsque, par la tonalité et la profondeur de celui-ci, on s'est imprégné de ce sentiment : comme cet homme se place, de toute son âme, dans la contemplation de l'être spirituel du monde ! Comme c'est une réalité immédiate pour lui que de se tenir avec l'âme dans le monde spirituel, tout autant que, pour l'être humain extérieur, de se tenir par les sens dans le monde physique.

On peut penser ce que l'on veut sur la manière de caractériser son époque, telle que Fichte l'a développée dans les « discours », lorsque l'on entend cette caractérisation à travers ses paroles, il importe peu que l'on soit d'accord avec ce qui est dit, ou pas, mais, par contre, quel souffle magique de sentiments humains on ressent !

Fichte parle de l'époque à l'apparition de laquelle il souhaiterait contribuer. Il se sert d'une comparaison. Et cette comparaison devient attachante lorsqu'on l'aborde à travers le souffle de pareils sentiments. Il dit : « L'époque me paraît comme une ombre vide, qui se trouve au dessus de son cadavre, dont elle vient juste d'être chassée par une légion de maladies, et qui se lamente et ne parvient pas à détacher son regard de l'enveloppe aimée, et qui, désespérément, tente par tous les moyens de rentrer à nouveau dans la demeure des épidémies. Bien que les airs vivifiants de l'autre monde, dans laquelle la partie séparée est entrée, l'aient accueillie et l'entourent d'un chaud souffle d'amour, bien que les voix secrètes des sœurs la saluent joyeusement déjà et lui souhaitent la bienvenue, bien que tout bouge déjà et se déploie dans son intériorité pour développer la forme magnifique en laquelle elle doit s'épanouir : elle n'a pas encore de sensibilité pour ces airs, ni d'ouïe pour ces voix, et, si elle les avait, elle se serait transformée en douleur sur sa perte par laquelle elle croit s'être perdue, en même temps, elle-même. La question se pose : de quelle manière vibre une âme qui, en contemplant l'époque et le tournant de celle-ci, parvient à une telle comparaison ?

Fichte s'exprime sur l'existence de l'âme humaine après sa séparation du corps par la mort, aussi naturellement qu'un être humain sur un processus physique se déroulant devant ses sens. Certes, Fichte utilise une comparaison. Et une comparaison ne doit pas être un moyen de prouver une opinion de celui qui la prononce. Mais la comparaison révèle une représentation qui vit dans l'âme de son auteur, au sujet d'une chose ou d'un processus ; ici en rapport avec le vécu de l'âme humaine après la mort.

Sans vouloir rien avancer sur le fait que Fichte se serait prononcé sur la valeur d'une telle idée, en rapport avec sa conception du monde, chacun peut poser cette représentation devant son âme. Fichte parle de l'âme humaine comme d'un être indépendant du corps, qui se détache du physique au moment de la mort, et qui sait contempler de manière consciente le corps séparé, comme l'être humain regarde avec ses yeux un objet ou un processus dans le monde sensible. Alors, l'attention se porte non seulement sur le corps abandonné, mais aussi sur le nouvel entourage dans lequel est entrée l'âme lorsqu'elle s'est séparée du corps.

L'actuelle et nouvelle forme de Science Spirituelle, qui traite de ces choses à partir de certaines expériences de l'âme, doit trouver une réalité significative dans la comparaison de Fichte. Ce que cette Science Spirituelle recherche est une forme de connaissance reconnue comme juste dans le domaine des nouvelles Sciences de la Nature; bien que cette forme de Science Spirituelle soit encore vue, à présent, par beaucoup de gens comme une rêverie, comme une chimère sauvage... Mais cette attitude fut aussi, pendant longtemps, celle de beaucoup de gens face à l'idée de la rotation de la terre autour du soleil qui contredisait l'expérience des sens. L'essentiel est que cette Science Spirituelle a pour base une véritable possibilité de connaître le monde spirituel. Une possibilité qui ne repose pas sur des concepts inventés, mais véritablement sur des expériences auxquelles l'âme humaine peut accéder.

Comme celui qui ne connaît que l'eau, dans laquelle se trouve l'hydrogène, ne peut rien savoir des qualités de celui-ci, de même celui qui ne ressent l'âme humaine que dans son lien avec le corps, ne peut rien savoir de la véritable nature de celle-ci. Mais la Science Spirituelle mène à ce que l'assujettissement de l'âme se dissout, par sa propre perception de ce qui est spécifiquement physique, comme l'hydrogène de l'eau se dissocie par les méthodes du chimiste. Une telle dissociation de l'âme ne résulte pas d'une fausse imagination mystique, mais d'une saine expérience intérieure, renforcée par certaines facultés psychiques, présentes dans chaque âme, mais dont on ne tient généralement pas compte dans la vie et dans la science courantes.

Par le renforcement et la mise en œuvre de ses forces, l'âme humaine peut accéder à des expériences intérieures en contemplant le monde spirituel comme elle voit, à travers les sens, le monde physique. Elle se sait là, en effet, « en dehors du lien avec le corps », et elle est organisée avec – pour utiliser des expressions goethéennes – des « yeux de l'esprit » et des « oreilles de l'esprit ». La Science Spirituelle ne parle pas du tout de ces choses dans un sens faussement mystique, mais en sorte que la progression de la vision habituelle du monde sensible vers un regard sur le monde spirituel, devienne un processus ayant son origine dans la nature humaine, mais qu'il faut stimuler par l'activité propre de l'âme.

Sur ce point également, la Science Spirituelle peut se ressentir en accord avec Fichte. Lorsque celui-ci, à l'automne 1813, présentait devant des auditeurs son « enseignement » comme le fruit mûr de son aspiration spirituelle, il disait en introduction ce qui suit :

« Cet enseignement présuppose, d'abord, un instrument sensoriel tout nouveau par lequel se révèle un monde nouveau qui n'est pas présent à la plupart des êtres humains ordinaires. » Fichte ne pense pas à un organe qui n'existerait seulement que pour des élus, et pas pour les gens habituels, mais à un organe que chacun peut acquérir, mais qui n'est pas conscient dans le mode usuel de perception et de connaissance de l'être humain. Avec un tel organe, celui-ci entre réellement dans le monde spirituel, et devient capable de parler sur la vie dans ce monde, comme il le fait des processus physiques au moyen de sa connaissance sensorielle.

À celui qui se place dans cette situation, il devient naturel de parler au sujet de la vie de l'âme, de la même manière que dans la comparaison de Fichte dont je parlais. Fichte ne fait pas cette comparaison en raison d'une croyance générale, mais à la suite

d'un vécu personnel dans le monde spirituel. Il faut percevoir en Fichte une personnalité qui se ressent, à chaque instant de la vie, consciemment uni avec le règne du monde spirituel, et qui se tient dans ce monde comme l'être humain sensible dans le monde matériel. Fichte affirme nettement qu'il est redevable de cet état d'âme au fondement allemand de sa conception du monde.

Il dit : « La philosophie véritable, aboutie, celle qui passe au-delà de la manifestation pour aller au cœur de la vérité... vient d'une vie une, pure, divine – une vie qui demeure tout simplement, une, toujours et en toute éternité, et non de telle ou telle vie ; et elle voit comment, indéfiniment, elle se ferme et s'ouvre de nouveau dans la manifestation de cette vie et, en suivant cette loi, parvient à un « Être » et à un « Quelque Chose ». Pour elle, l'Être prend naissance, alors que pour une autre, (Fichte pense ici à une philosophie non-germanique) il est donné. Ainsi, cette philosophie (Fichte parle ici de celle en laquelle il se reconnaît) est d'origine purement allemande ; inversement, celui qui deviendrait un véritable Allemand, ne pourrait pas philosopher autrement. »

Il serait injuste d'alléguer ces mots de Fichte pour caractériser son état d'âme, sans, en même temps, rappeler d'autres paroles qu'il a prononcées à propos du même sujet :

« Tout ce qui croit au spirituel et à la liberté de cette spiritualité, et qui veut l'éternel perfectionnement de cette spiritualité par la liberté, quel qu'en soit le lieu de naissance ou la langue, est de notre lignée, nous appartient, et nous rejoindra. »

À l'époque où Fichte voyait le peuple allemand menacé par une domination étrangère de l'Ouest, il éprouvait la nécessité de reconnaître que la nature de sa conception du monde était un don venant de l'Esprit du peuple allemand. Et il a exprimé clairement que ce sentiment l'avait conduit à la reconnaissance des devoirs qu'il attribuait, dans cet esprit, au peuple allemand, au sein du développement de l'humanité, et que l'Allemand avait le droit et la mission d'ancrer cette reconnaissance des devoirs dans tout ce qu'il projette et accomplit dans les relations des peuples ; qu'il devait chercher dans cette reconnaissance la source d'où lui vient, en tant qu'Allemand, la force d'intervenir dans ce développement, lui et les siens.

Aujourd'hui, celui qui a assimilé, dans sa propre âme, l'état d'âme de Fichte, trouvera dans la conception du monde de ce penseur, une force qui ne le laissera pas s'arrêter devant cette conception même ; qui le mènera, dans son effort vers la spiritualité, à un point de vue montrant les rapports de l'être humain avec le monde, autrement que Fichte les a représentés. Il pourra, en étudiant Fichte, acquérir la capacité de voir le monde d'une autre manière que Fichte l'a vu. Et il ressentira justement que cette façon de chercher comme Fichte, constitue un lien intime avec ce penseur. Il ne comptera certainement pas, non plus, parmi les idéaux qu'il souhaiterait embrasser sans réserve, le plan d'éducation que Fichte a décrit comme salutaire dans ses « *Discours à la Nation allemande* ».

Et il en est ainsi pour beaucoup de points que Fichte voulait mettre en valeur dans le contenu de ses conceptions. Le sentiment de l'âme y opère comme dans une source vivante pleine de fraîcheur qui se répand en elle et qui peut y apparaître. Sa conception du monde atteint la plus forte tension des énergies de la pensée que l'âme

puisse réaliser en elle. Menant à découvrir en l'homme ce qui, en lien avec les fondements de l'esprit dans un univers qui repose au-delà de toutes les expériences sensorielles, peut être appelé « Homme supérieur » dans un être humain de cette essence. Sûrement, est-ce dans la nature de toute tentative philosophique qui ne veut pas découvrir les fondements de l'Être dans le monde sensoriel. Mais la particularité de Fichte réside dans la force qu'il veut donner à la *Pensée* à partir des profondeurs de l'être humain. Pour que cette pensée trouve en elle-même la fermeté qui lui donne une réalité dans le monde spirituel. Une réalité qui l'entretient dans l'espoir de la vie de l'âme, dans laquelle l'âme puisse ressentir et vouloir l'éternité de son existence, sachant que cette volonté est liée à la vie spirituelle éternelle.

Fichte tend ainsi, dans sa conception du monde, vers une « Humanité pure ». Dans cet effort, avec tout ce qui est humain, il doit d'abord savoir où et comment, à un moment donné, les choses commencent sur la Terre. Et, pour les époques difficiles de la destinée, Fichte dit ceci : « Celui qui deviendrait un véritable Allemand ne pourrait pas philosopher autrement. » Et, dans tout ce qu'il dit dans les « *Discours à la Nation allemande* », cet élargissement de la pensée résonne en dominante : celui qui est un véritable Allemand trouvera, à partir de sa germanité, le chemin par lequel pourra mûrir sa compréhension de l'ensemble de la réalité humaine. Non pas que Fichte pense qu'il devrait seulement concevoir le monde à la lumière de cette pensée. Parce qu'il est un penseur, il donne comme exemple ce qu'il doit devenir, par sa germanité, en tant que penseur.

Mais il a l'idée que ce fondement de la germanité devrait s'exprimer dans chaque Allemand, quelle que soit sa place dans la vie.

La passion de la guerre retire actuellement aux Allemands le droit de parler du germanisme comme Fichte l'a fait. Des personnalités de pays vivant en guerre avec les Allemands, et qui occupent une place importante dans la vie spirituelle de ces pays, parlent également de cette passion. Des philosophes utilisent la force de leur pensée, en accord avec le goût du jour, pour confirmer que la volonté de vivre la germanité, telle qu'elle a vécu dans des personnalités comme Fichte, et qualifiée par le mot à la mode « barbarie », est devenue étrangère à ce peuple, puis s'est effondrée.

Et si l'Allemand exprime la pensée que ce peuple a cependant produit des hommes de ce type, on considèrera l'expression d'une telle pensée comme parfaitement inutile, car l'on répondra qu'il n'est pas question de tout cela. On sait honorer le fait que Goethe, Fichte, Schiller et d'autres, aient été allemands, seulement, on ne reconnaît pas leur esprit dans tout ce que les Allemands accomplissent actuellement. Et les critiques passionnés de la nature allemande pourront trouver facilement les mots : Pourquoi ne devrait-il pas se présenter, aujourd'hui encore, des rêveurs, issus de cette sorte de rêveurs allemands – que nous avons toujours tenus en estime, à juste titre – qui répondent aux paroles avec lesquelles nous remédions à ce que nous font les armes allemandes, par une caractérisation de l'esprit allemand que leur Fichte leur a donnée dans un passé perdu pour eux ; et que ce dernier aurait cependant corrigée lui-même, s'il voyait maintenant ce qu'est devenue cette manière d'être allemande aujourd'hui.

Des époques viendront qui parviendront à un jugement serein sur la question de savoir si cette condamnation de la volonté allemande, prononcée sous le coup de la passion, ne correspond pas plutôt à un emportement aveugle dont la validité se place au même rang que le rêve ; et si, en outre, cette « rêverie », qui s'exprime aujourd'hui encore à la manière de Fichte ne présage pas l'existence d'un état d'éveil qui n'interpose pas entre lui et les événements des emportements ennemis de la vérité qui viennent engourdir le jugement.

Ce n'est à partir d'aucune autre spiritualité agissante que celle au nom de laquelle Fichte s'exprime, que la volonté peut apparaître à l'homme allemand, telle que le peuple allemand doit la développer dans le combat dans lequel les ennemis de l'Allemagne l'ont forcé à entrer. C'est comme dans une place forte aux dimensions largement étendues que les adversaires tiennent emprisonné ce corps qui est l'expression de ce que Fichte a caractérisé comme l'esprit allemand. C'est pour cet esprit allemand que le combattant allemand se ressent engagé, qu'il en ait une connaissance consciente, ou qu'il se situe dans ce combat à partir de toutes les forces subconscientes de son âme.

« Qui a voulu cette guerre ? » Telle se formule la question posée à l'homme allemand par de nombreux adversaires qui sous-entendent, comme une réponse allant de soi, que ce sont les Allemands qui l'ont voulue. On ne doit pourtant pas répondre à une question de ce genre sous le coup de l'emportement. Pas plus que l'on ne doit formuler un jugement basé uniquement sur les faits qui se sont déroulés ces tout derniers temps de la guerre. Ce qui est arrivé dans ces tout derniers temps s'enracine profondément dans les courants d'impulsions volontaires européennes. Et une réponse à la question posée plus haut ne peut être recherchée que dans ces impulsions qui se font sentir de longue date à l'encontre de l'esprit allemand. On ne doit faire allusion ici qu'aux impulsions qui, selon leur nature générale, sont si bien connues qu'il peut paraître totalement superflu d'en parler, si on veut dire quelque chose des causes d'apparition de la guerre actuelle. Il existe néanmoins deux points de vue à partir desquels ce qui semble superflu peut paraître pourtant souhaitable. Le premier résulte du fait que lorsqu'on se forme un jugement sur des faits importants, il ne peut s'agir seulement qu'on en sache quelque chose, si on y réfléchit bien, mais il s'agit aussi de savoir à partir de quelles raisons fondamentales on se forme ce jugement. Pour le second point de vue, on est amené à considérer les impulsions des peuples, si on veut connaître de quelle manière elles s'enracinent dans ces peuples. C'est à partir d'un aperçu de ce type que résulte un sentiment sur la force avec laquelle cette impulsion continue de vivre et parvient en activité aux moments favorables dans ces peuples.

Ernest Renan est l'un des esprits éminents de la France de la seconde moitié du 19^e siècle. Cet auteur d'une « vie de Jésus » et des « apôtres » écrit, dans une lettre ouverte adressée pendant la guerre de 1870 à un autre auteur allemand d'une « vie de Jésus », *David Friedrich Strauss* : « J'étais au séminaire de Saint Sulpice en 1843, lorsque je commençai à apprendre à connaître l'Allemagne au travers des écrits de Goethe et de Herder. Je croyais entrer dans un temple, et dès ce moment, tout ce que j'avais regardé jusque là comme empreint d'une divinité digne de magnificence, ne me faisait plus que l'effet de fleurs artificielles en papier jauni ». Plus loin le Français écrit dans la même lettre : « En Allemagne, il s'est accomplie depuis un siècle l'une des

plus belles évolutions spirituelles connues dans l'histoire, une évolution qui, si je peux oser l'exprimer ainsi, a poussé l'esprit humain à un niveau d'une profondeur et d'une étendue telle que celui qui est resté en dehors de cette évolution, par rapport à celui qui l'a traversée, se comporte comme celui qui connaît les mathématiques élémentaires par rapport à celui qui est versé dans les calculs différentiels. Et ce Français éminent exprime clairement dans la même lettre ce que cette Allemagne, dont la vie spirituelle faisait que « tout ce qu' il avait tenu jusque là comme empreint d'une divinité digne de magnificence, ne lui faisait plus que l'effet de fleurs artificielles en papier jauni » aurait à attendre des Français, si elle ne concluait pas la guerre d'alors par une paix qui convienne aux compatriotes de Renan. Il écrit : « L'heure est solennelle. Il existe deux courants d'opinion en France. Le premier juge ainsi : Mettons le plus vite possible un terme à cette affaire odieuse ; cédon's à tout, l'Alsace, la Lorraine ; signons la paix ; mais ensuite, haine à mort, préparatifs de guerre sans répit, alliance avec celui qui se présente, accommodements illimités vis-à-vis de toutes les mesures prises par les Russes : guerre d'anéantissement contre la race germanique. D'autres disent : sauvons l'intégrité de la France, faisons évoluer les arrangements constitutionnels, réparons nos fautes, non pas en rêvant à prendre une revanche pour une guerre dans laquelle nous étions les injustes agresseurs, mais en concluant une alliance avec l'Allemagne et l'Angleterre, dont l'effet sera de faire progresser le monde sur la voix de la franche civilité. » Renan fait lui même observer que la France était l'agresseur injuste dans cette guerre. Ainsi n'est-il pas nécessaire de mettre en avant les faits historiques facilement prouvables d'après lesquels l'Allemagne devait mener cette guerre pour renvoyer dans ses frontières le perturbateur continuel de son travail. On peut faire abstraction, à présent, du fait de savoir dans quelle mesure l'Allemagne aspirait à faire de l'Alsace et de la Lorraine une région alliée ; on n'a besoin que de souligner la nécessité par laquelle l'Allemagne fut jetée dans l'embarras par le fait qu'elle ne pouvait obtenir de repos de la part des Français qu'en ôtant à la région de l'Alsace-Lorraine la possibilité de la troubler à l'avenir, comme cela s'était facilement et souvent produit par le passé. Le second courant en France, dont parle Renan, fut enrayé de ce fait ; Ce ne fut pas lui qui eut la perspective d'atteindre son objectif « de faire progresser le monde sur la voix de la franche civilité », mais l'autre, dont « l'unique objectif, l'unique mobile » dans la vie était : « la guerre d'anéantissement contre la race germanique ». Il existait des hommes qui croyaient reconnaître des indices dans maintes choses qui se sont produites depuis la guerre de 1870 d'après lesquels une conciliation gardes moyens pacifiques était possible. Dans le cours de ces dernières années on pouvait entendre beaucoup de choses en écoutant des voix qui s'élevaient et parlaient sur ce ton. Pourtant l'impulsion dirigée contre le peuple allemand continua de vivre et les mobiles restèrent vifs : « alliance avec celui qui se présente, accommodements illimités vis-à-vis de toutes les mesures prises par les Russes ; ... guerre d'anéantissement contre la race germanique. » Des paroles prononcées aujourd'hui (1915, N.D.T.) par tant de dirigeants français retentissent de nouveau dans le même esprit. Renan poursuit sa réflexion sur les deux courants au sein du peuple français avec ces mots : « L'Allemagne décidera si la France choisira telle ou telle politique ; elle décidera aussi en même temps de l'avenir de la civilisation. » On doit réellement d'abord transposer cette phrase dans le sens allemand pour l'apprécier correctement. Il énonce: La France s'est révélée dans cette guerre comme

l'agresseur injuste ; au cas où après une victoire remportée sur la France, l'Allemagne ne faisait pas la paix et laissait la France dans la libre situation de redevenir un tel agresseur injuste, aussitôt qu'il lui plairait, alors l'Allemagne déciderait de la civilisation de l'avenir. Ce qu'il ressort d'une telle conception pour « la haine à mort, les préparatifs de guerre sans répit, l'alliance avec celui qui se présente, les accommodements illimités vis-à-vis -vis de toutes les mesures prises par les Russes », ce qui tranche en faveur « de l'unique mobile dans la vie : la guerre d'anéantissement contre la race germanique », cela, et rien d'autre, délivre le fondement d'une réponse à la question: « Qui a voulu cette guerre ? »

Quant à savoir si on trouverait une « alliance » pour cet objectif, il existait aussi, déjà à l'époque, des hommes qui avaient la capacité d'envisager l'impulsion dirigée contre l'esprit allemand et qui étaient prêts à y donner une réponse, comme celle exprimée par Renan dans le sens caractérisé. Un homme qui s'efforçait alors à cette époque de regarder vers l'avenir de l'Europe, *Carl Vogt*, écrit pendant la guerre de 1870 : « Il est aussi possible qu'en ménageant le territoire de la France, l'occasion sera offerte de prendre une revanche ; il est vraisemblable que par la non-annexion, elle aura plus que suffisamment à faire avec ses affaires intérieures et pensera d'autant moins à une nouvelle guerre et qu'ainsi un puissant courant pacifique prendra place dans les âmes ; il est certain que tout ménagement sera mis de côté, si une annexion devait avoir lieu. Quelle chance doit saisir à présent l'homme d'état ? – Il est aisément visible que la réponse à cette question dépend de l'idée que l'on a sur le prochain conflit européen. La France, isolément, n'osera pas entamer un conflit contre l'Allemagne avant longtemps, les coups portés ont été trop lourds et profonds, – mais aussitôt qu'un autre ennemi se dressera, la question pourra se présenter à elle de savoir s'il est en état d'intervenir et du côté de qui. – En ce qui me concerne à présent, je ne doute pas un instant qu'un conflit entre le monde germanique et le monde slave est imminent... et que la Russie en prendra le commandement d'un côté. Cette puissance se prépare déjà maintenant à cette éventualité ; la presse nationale russe crache déjà feu et flamme contre l'Allemagne... La presse allemande fait déjà retentir ses cris d'avertissement. Beaucoup de temps ont passé depuis que la Russie s'est remise de la guerre de Crimée, et, comme il semble à présent, on a jugé opportun à Saint Petersburg de revenir encore une fois sur la question orientale... Si la Méditerranée devait devenir autrefois, selon une expression plus pompeuse qu'exacte, un « lac français », la Russie a le projet, beaucoup plus positif encore, de faire un lac russe de la Mer Noire et de la Mer de Marmara un étang russe. Que Constantinople ... doive devenir une ville russe, c'est un objectif solidement établi de la « politique russe », qui trouve son « levier d'appui » dans le panslavisme. » (*Carl Vogt, Correspondance politique. Biel, 1870.*) Ce jugement de Carl Vogt sur ce qu'il entrevoit pour l'Europe, pourrait être ajouté à ceux d'autres personnalités, et non des moindres, qui sont tirés de considérations sur les tendances volontaires s'exprimant en Europe. Elles feraient comprendre au plus profond de l'âme et avec plus d'insistance, ce sur quoi on fait allusion ici, et parlerait des mêmes faits, à savoir qu'un observateur de ces tendances volontaires européennes devait regarder, en 1870 déjà, en direction de l'Est de l'Europe s'il voulait répondre à la question : Qui voudra mener tôt ou tard une guerre contre le Centre européen ? Et son regard devait tomber sur la France, s'il demandait : Qui voudrait mener cette guerre de concert avec la Russie ? Les paroles de Vogt

comptent particulièrement, parce que dans la lettre où il s'exprime ainsi, il dit maintes choses désobligeantes à l'égard de l'Allemagne. Il ne peut vraiment pas être accusé de parti pris en faveur de l'Allemagne. Mais ses paroles sont probantes pour montrer qu'à la question: Qui voudra cette guerre ? il était déjà répondu depuis longtemps par les faits, bien avant que n'eussent agi les causes que les ennemis de l'Allemagne souhaiteraient si volontiers entendre lorsqu'ils posent la question : Qui a voulu cette guerre ? Que plus de quarante ans s'écoulèrent depuis cette époque jusqu'à l'éclatement de la guerre actuelle, ce n'est pas à la France que revient ce mérite.

Dans la vie spirituelle russe du 19^e siècle se révèlent des orientations de pensée, qui offrent la même configuration d'une volonté de guerre, qui éclate aujourd'hui depuis l'est, à l'encontre de l'Europe du Centre. Celui qui voit dans de telles indications le droit chemin vers une compréhension des événements considérés peut savoir dans quelle mesure ont raison les personnes, qui affirment qu'il serait déplacé de s'en référer à de telles orientations de pensée. Ce qu'au sens habituel on appelle les « causes » de ces événements, ne peut très certainement pas être recherché dans de telles orientations de pensée présentes chez des hommes particuliers – qui ne sont d'ailleurs plus vivants aujourd'hui. En rapport avec ces causes, ceux qui montreront qu'elles sont présentes chez bon nombre de personnalités, auxquelles on pourra se référer, recevront un jour certainement maintes approbations. Rien ne peut être opposé à cette manière d'envisager les choses, ni de la voir contestée de plein droit. Cependant un autre élément, non moins fondé en droit, est la connaissance de forces et de mobiles agissants dans le devenir historique. Les orientations de pensée, dont il est fait allusion ici, ne sont pas ces mobiles ; mais ces mobiles se déclarent et se font jour en elles et par elles. Celui qui connaît les orientations de pensée, saisit fermement, par la connaissance, les entités qui se trouvent dans les forces du peuple. On ne peut pas répondre à beaucoup de ceux qui affirment aussi, avec un certain droit, que de telles orientations de pensée ne sont plus vivantes aujourd'hui. Ce qui est vivant à l'Est, ce qui flamboyait dans les âmes des penseurs, prenait la forme de pensées à cette époque et vit actuellement – sous d'autres formes – dans la volonté de guerre.

Ce qui flamboyait là était l'idée de la mission particulière du peuple russe. La manière dont on a fait valoir cette idée entre en ligne de compte. En elle vit la croyance que la vie spirituelle de l'Europe de l'Ouest est entrée dans un état de décrépitude et de déclin, et que l'esprit du peuple russe serait appelé à provoquer une rajeunissement complet de cette vie spirituelle. Cette idée de rajeunissement se développe à partir du sentiment que tout devenir historique converge à l'avenir avec la mission du peuple russe. *Chomiakow* élabore déjà cette idée, dans la première moitié du 19^e siècle jusqu'à lui donner la forme d'un vaste système philosophique. Ce système philosophique se trouve exposé dans un livre, qui ne fut publié qu'après sa mort. Il est porté par la croyance d'après laquelle le développement spirituel de l'Europe de l'Ouest ne s'est fondamentalement jamais donné la tâche de trouver la voie vers un humanisme juste. Et que le peuple russe doit d'abord trouver cette voie. *Chomiakow* considère à sa façon ce développement spirituel de l'Europe de l'Ouest. Selon cette manière de voir, le caractère romain s'est d'abord infiltré dans ce développement. Le romanisme n'a jamais permis de manifester ce juste humanisme dans les faits du monde. Il a, au contraire, forcé la nature intérieure de l'homme à prendre la forme extérieure des institutions humaines, et il a pensé selon une logique

matérialiste ce qui devait être compris dans la trame vivante de l'âme. Cette superficialité dans la conception de la vie se poursuit, comme le pense Chomiakow, dans le christianisme des peuples de l'Europe de l'Ouest, qui vit au niveau de la tête, et non au plus profond de l'âme. Ce que l'Ouest de l'Europe possède à présent comme vie de l'esprit, selon la croyance de Chomiakow, c'est ce que les « Barbares » modernes ont fait à partir du romanisme et du christianisme – avec leur manière de rendre de nouveau superficiel ce qui devrait vivre dans l'intériorité de l'âme. Le peuple russe aurait à apporter cette intériorisation selon une mission supérieure, qui lui serait dévolue par le monde spirituel. – Dans un édifice de pensées de cette sorte, des sentiments se manifestent dont l'interprétation complète rendrait nécessaire la caractérisation détaillée de l'âme du peuple russe. Une telle caractérisation serait à expliquer par les forces qui reposent au sein de l'âme de ce peuple et qui l'engageront, à partir de sa propre force intérieure *pour cette âme-même* à s'adapter à ce qui règne et correspond à la vie de l'esprit de l'Europe de l'Ouest et qui ne sera donné que par la suite au peuple russe afin qu'il le fasse mûrir dans le cours de l'histoire. Ce que les autres peuples feront fructifier pour eux, du résultat de cette maturation du peuple russe, le peuple russe devrait le transmettre à ces peuples. S'il conçoit autrement la mission qu'il a *pour lui-même* à remplir, comme une mission destinée au monde entier et la prend à cause de cela comme ce qu'il y a de plus essentiel, il pourrait déchoir dans de misérables méprises. Comme il s'agit d'un tapage de sentiments provenant d'une telle mission mal comprise, l'idée dont il est question apparaissait justement dans les têtes en se reliant que trop fréquemment aux orientations de pensée politiques. Celles-ci témoignent que dans ces têtes, cette idée est l'expression des mêmes mobiles reposant en germe dans la volonté de guerre actuelle chez d'autres hommes de l'Est. Si on pouvait dire de l'aimable Chomiakow, poète doué d'une haute élévation morale, qu'il attendait l'accomplissement de la mission impartie au peuple russe d'un courant spirituel pacifique, il peut aussi être rappelé que, dans son âme, cette attente se réunissait à ce que la Russie désirait atteindre en tant qu'adversaire belliqueux de l'Europe. Car ce n'est pas lui faire du tort, que de dire qu'il participa à la guerre contre la Turquie, en 1829, en s'engageant volontairement comme hussard, parce qu'il ressentait, dans ce que la Russie faisait alors, la présence d'une première lueur de la mission historique de celle-ci. – Ce qui s'activait ainsi dans les sentiments de l'aimable Chomiakow, souvent dans un rayonnement poétique, continua de faire du tapage ; et dans un livre de *Danilevki* « *La Russie et l'Europe* », qui fut considéré par un grand nombre de personnalités comme un évangile pour ce qui est de la mission de la Russie, des impulsions sont exprimées qui pensaient amalgamer la « mission spirituelle du peuple russe » avec une volonté de conquête de grande portée. On n'a besoin que de regarder en direction de la physionomie prise par cette fusion d'un vouloir spirituel avec des intentions agressives en face du monde entier et on en trouvera des symptômes évidents de ce qui importait avant tout pour ceux qui voulaient faire découler la mission de la Russie de l'essence du monde spirituel. On parvint à réunir cette mission à la conquête de Constantinople, et à l'encourager de la volonté, qui recevait par là son orientation, afin qu'elle devienne indifférente, sans avoir à ressentir de « haine et d'amour », à l'encontre des « démagogues ou despotes, légitimistes et révolutionnaires, à l'encontre des Allemands, Français, Anglais ou Italiens... », et qu'elle ne considère comme vraiment alliés, que ceux qui soutiennent la Russie dans

son effort. Il a été dit qu'il serait particulièrement maléfisant que la Russie dût vouloir, « l'équilibre des mobiles politiques en Europe », et qu'on dût encourager « toute violation de cet équilibre », « de quelque côté qu'elle puisse survenir ». « Il nous incombe de rejeter pour toujours cette cause commune avec les intérêts européens ».

La position prise par le philosophe russe à l'esprit délicat, Vladimir Soloviev contre ces orientations de pensée et de sentiments est particulièrement frappante. Soloviev peut être considéré comme l'une des incarnations les plus significatives de la nature de l'esprit russe. Une belle vigueur philosophique, une noble hauteur de vue, et une ardeur mystique vivent dans ses œuvres. Cependant il fut aussi longtemps pénétré de cette idée de la haute mission dévolue à l'esprit russe qui s'agitait dans les crânes de ses compatriotes. Chez lui aussi, cette idée se rattachait aux autres réflexions concernant la décrépitude de l'esprit européen de l'ouest. Pour lui, la raison, pour laquelle l'Europe occidentale ne pouvait aider à la manifestation de la pleine essence intérieure de l'être humain, était que l'Europe occidentale avait attendu le salut du développement des forces personnelles reposant en l'homme. Toutefois, dans un tel effort à partir de ces forces personnelles, Soloviev ne pouvait voir qu'une voie fautive, non spirituelle, dont l'humanité devait être délivrée, sans participation de l'homme, par une intervention miraculeuse, afin que la force spirituelle issue des autres mondes, se répande sur la terre, et que le peuple qui serait élu pour la recevoir, deviendrait le sauveur de cette humanité fourvoyée. Il voyait, dans l'essence du peuple russe, ce qui était préparé à recevoir une telle force extra-humaine et par conséquent à devenir le sauveur de l'humanité. L'attachement étroit de Soloviev à la nature russe l'amena à ce que, dans son âme, l'agitation provoquée par l'idéal russe désirait considérer d'un œil bienveillant d'autres qui étaient possédés par cette même agitation. Pourtant cela ne pouvait être que jusqu'au point où son âme, remplie d'un noble idéalisme, s'éveille au sentiment que cette agitation reposait sur une conception qui prête à des malentendus, celle d'un idéal d'avenir pour l'évolution propre du peuple russe. Il s'aperçut que beaucoup d'autres ne parlaient vraiment pas de l'idéal que le peuple russe s'efforçait d'atteindre pour son propre salut, mais qu'ils faisaient du peuple russe, tel qu'il est actuellement, une idole. Et par cette découverte, Soloviev devint le critique le plus acerbe de ceux qui, sous la bannière d'une mission du peuple russe, introduisaient dans la volonté de la nation, des instincts agressifs dirigés contre l'Europe occidentale sous la forme de mobiles salutaires d'une évolution spirituelle à long terme. À partir de l'enseignement du livre de Danilevski « La Russie et l'Europe », Soloviev se dressait contre cette tendance en posant la question : Pourquoi l'Europe doit-elle regarder avec inquiétude ce qui se passe à l'intérieur des frontières de la Russie ? Et dans les âmes des Russes, cette question devint : « Pourquoi l'Europe ne nous aime-t-elle pas ? » Et Soloviev qui voyait, particulièrement exprimés dans le livre de Danilevski, les instincts d'agression russes sous le vêtement de l'idée de la mission de la Russie dans l'histoire du monde, trouva dans une critique de ce livre (1888), dans son genre, la réponse à cette question. Danilevski avait voulu dire, « L'Europe nous craint en tant que nouveau type culturel plus élevé, appelé à remplacer la décrépitude de la civilisation romano-germanique ». Soloviev cite cela comme la croyance de Danilevski. Et à cela il rétorque: « Pourtant le contenu du livre de Danilevski, comme ses concessions ultérieures et celles de ses amis qui pensent comme lui – c'est-à-dire Strachow, qui prit fait et cause pour les idées de Danilevski, après la mort de ce dernier

– mènent à une autre réponse : L'Europe nous regarde en adversaire et avec inquiétude, parce que des puissances élémentaires obscures et équivoques vivent au sein du peuple russe car les forces spirituelles et culturelles de ce dernier sont misérables et insuffisantes ; c'est pour cela que ses revendications paraissent positivement déterminées brutalement au grand jour. C'est impérieusement que retentit l'appel en direction de l'Europe exprimant ce que voudrait le peuple russe en tant que nation, c'est-à-dire qu'il voudrait anéantir la Turquie et l'Autriche, abattre l'Allemagne et s'emparer violemment de Constantinople et si possible même des Indes. Et si on nous demande par quoi nous voulons faire le bonheur de l'humanité à la place de ce que nous aurons arraché et détruit, par quel rajeunissement spirituel et culturel nous voulons contribuer à l'évolution du monde, alors nous devons, ou bien nous taire, ou bien tenir des discours insensés. Et si l'aveu amer de Danilevski est juste, selon lequel la Russie commence à devenir malade, alors au lieu de la question : Pourquoi l'Europe ne nous aime-t-elle pas ? Nous devrions beaucoup plus nous préoccuper d'une autre interrogation qui nous est à la fois plus proche et plus essentielle : Pourquoi et de quoi sommes-nous malades ? Physiquement la Russie est encore assez forte, comme cela s'est révélé dans la dernière guerre russe ; notre souffrance est donc morale. Sur nous pèsent des péchés, conformément aux paroles d'un écrivain ancien, qui se dissimulent dans le caractère du peuple et ne parviennent pas à notre conscience – et il est donc avant tout indispensable de les amener dans la clarté supérieure de la conscience. Aussi longtemps que nous sommes spirituellement entravés et paralysés, tous nos instincts élémentaires ne nous causeront que des dommages. La question essentielle, oui, l'unique question essentielle, pour le vrai patriotisme n'est pas une question se rapportant au pouvoir et à l'appel de la patrie, mais aux péchés de la Russie. »

On devra montrer ces orientations de la volonté se faisant jour à l'est, si on veut parler des forces agissant dans la volonté de ces agresseurs de l'est ; ce qui est exprimé par Tolstoï représente des forces *inopérantes*. Cet enseignement de la « mission du peuple russe » peut recevoir un éclaircissement si on observe un exemple à côté de lui, par lequel ce dont parlent ceux qui évoquent cette mission, en la regardant et en la condamnant à la décrépitude, peut être ressenti autrement au sein de la vie spirituelle. Dans sa manière de vivre les idées, Schiller se trouvait particulièrement proche de Fichte, lorsqu'il recherchait dans ces « *lettres concernant l'éducation esthétique de l'être humain* » une perspective qui laisse transparaître l'être humain « supérieur », le « vrai homme ». Si on se laisse porter par une disposition de l'âme telle que celle qui règne dans ces lettres sur l'esthétisme de Schiller, on pourra trouver en elles un sommet de la sensibilité allemande. Schiller est d'avis que l'homme, dans son existence, petit devenir non-libre de deux côtés. Il n'est pas libre lorsqu'il se place en face du monde en laissant agir les choses sur lui par la nécessité des sens ; alors le monde des sens le domine, et sa spiritualité se tient en-dessous de ce dernier. Mais même si l'homme ne fait qu'obéir à la nécessité qui gouverne sa raison, il n'est pas libre non plus. La raison a ses propres exigences, et l'homme ne peut pas faire l'expérience du règne de sa volonté propre au sein de la nécessité imposée par la raison, s'il se soumet à ces exigences. À travers elle, il vit certes d'une manière spirituelle, mais la spiritualité asservit la vie des sens. L'homme devient libre lorsqu'il

peut éprouver ce qui agit sur ses sens d'une manière telle que la spiritualité se manifeste dans ce qui tombe sous la perception sensible, et lorsqu'il éprouve la spiritualité de manière telle qu'elle lui soit aussi agréable que ce qui agit par les sens. C'est le cas lorsque l'être humain se place en face de l'œuvre d'art, qu'il se sent pénétré d'une jouissance spirituelle par l'impression provoquée sur ses sens et fait l'expérience du spirituel transfigurant l'impression sensible. Sur cette voie, l'être humain devient « pleinement humain ». À partir des nombreuses perspectives qui résultent de cette façon de voir, on en montrera une seulement illustrant ce qu'on s'efforce d'atteindre par cette intuition schillerienne. On a cherché une des voies par lesquelles l'homme trouve en lui « l'homme supérieur » à travers son rapport avec le monde. Cette voie est recherchée en partant de la contemplation de l'entité humaine. Réellement, on souhaite seulement placer cette façon de voir, qui veut s'adresser humainement à l'homme pour l'homme lui-même, à côté de celle des autres qui sont d'avis que cette sorte de peuple qu'est le peuple russe serait celle qui, à l'opposé des autres sortes de peuples du monde, devrait mener à la véritable humanité.

Fichte tente de caractériser cette façon de voir qui repose dans l'essence de la disposition de l'esprit allemand dans ses « *Discours à la nation allemande* » avec ces mots : « *Il existe des peuples qui, en gardant leur particularité et en désirant savoir lui rendre honneur, admettent celle des autres peuples, en la leur accordant sans la leur envier ; les Allemands font sans doute partie de ceux-là, et ce trait de caractère est si profondément fondé dans toute leur vie universelle passée et présente, qu'ils sont très souvent injustes avec eux-mêmes, lorsqu'il s'agit d'être équitable, aussi bien par rapport à l'étranger contemporain que par rapport à l'antiquité. En revanche il existe d'autres peuples, à qui leur moi étroitement attaché à lui-même, n'accorde jamais la liberté de se tenir à l'écart afin de considérer paisiblement et froidement l'étranger, et ces peuples sont nécessairement forcés de croire qu'il n'existerait qu'une seule et unique façon possible pour vivre en homme cultivé et celle-ci serait à chaque fois celle que le hasard quelconque du moment leur a envoyée ; tous les autres hommes du monde restants n'auraient aucune autre détermination, donc, que de devenir comme ils sont eux-mêmes et ces autres hommes auraient à leur manifester la plus grande reconnaissance qu'il soit, en faisant l'effort de les prendre pour modèles afin de se cultiver comme eux. Entre les peuples de la première sorte, il se passe surtout entre eux un échange réciproque extrêmement bienfaisant au niveau de la culture et de l'éducation, et une interpénétration, à l'occasion de laquelle chacun, avec le bon vouloir de l'autre, reste pourtant pareil à lui-même. Les peuples de la seconde sorte ne sont capables de se former en rien, car ils sont incapables de prendre en main leur existence présente ; ils ne veulent que réduire à néant tout ce qui existe, et hors d'eux, produire partout un vide dans lequel ils ne peuvent que reproduire sans cesse leur propre configuration ; même leur engagement apparemment débonnaire dans l'adoption d'une coutume étrangère n'est que la condescendance bienveillante de l'éducateur envers soit élève encore bien faible à présent, mais qui donne de bons espoirs ; même les personnages des temps passés et révolus ne leur plaisent pas, jusqu'à ce qu'ils les aient recouverts de leurs vêtements et s'ils le pouvaient, ils les réveilleraient de la tombe pour les éduquer à leur manière.* » C'est ainsi que Fichte juge de maintes particularités nationales. Une phrase suit toutefois aussitôt ce jugement qui veut lui enlever toute coloration d'orgueil national : « *Loin de moi toute*

présomption d'imputer cette étroitesse de comportement à toute nation existante en général et sans exception. Admettons plutôt que celles qui ne la manifestent pas, sont les meilleures. »

À partir d'une telle disposition d'esprit, les considérations présentes ne souhaitent pas répondre, à la question : Qui a voulu cette guerre ? comme le font maintes personnalités des pays qui se trouvent en guerre avec l'Europe du Centre. Elles souhaitent laisser parler les circonstances des événements par eux-mêmes. Celui qui les rédige, demande aux Russes s'ils ont voulu une guerre contre l'Europe du Centre. – Il lui semble que ce que Renan a prédit en 1870, doit inciter à une manière d'avancer plus sûre que celle qui peut être aujourd'hui jugée à partir de la passion. Cela lui semble être un chemin menant à l'unique domaine de jugement qui, en face de la guerre peut et doit être aussi foulé par ceux qui se représentent combien les jugements posés par la pensée sont inutiles et déplacés, lorsque les jugements imposés par les faits des armes à partir de la mort et du sang, ont décidé du destin des peuples.

Il est certain que les forces instinctives qui poussent à la guerre peuvent être introduites de force pendant longtemps durant le temps de paix par d'autres forces jusqu'à ce que ces dernières s'affaiblissent par elles-mêmes au point de devenir inopérantes. Et celui qui a à souffrir de cette activité, s'efforcera de créer de telles forces maintenant la paix. Le cours de l'histoire montre que l'Allemagne a pris sur elle cet effort face aux courants de forces de volonté qui arrivaient sur elle depuis des années de l'ouest et de l'est. Tout ce qu'on peut dire d'autre, en rapport avec la guerre actuelle dans la direction des forces instinctives de la France et de la Russie, pèse moins que le simple fait, manifeste, que ces forces instinctives étaient suffisamment ancrées dans la volonté de ces deux pays pour affronter tout ce qu'ils voulaient maintenir sous leur joug. Celui qui exprime ces faits, ne doit pas nécessairement être compté parmi ces personnalités qui – cela est parfaitement concevable par les temps qui courent – jugent en faveur ou en défaveur de tel ou tel peuple. Le mépris, la haine ou autre choses semblables, n'ont rien à faire avec une telle formation du jugement. Combien on aime ou non de telles choses, combien on les estime selon le sentiment, c'est quelque chose d'absolument différent que les simples faits. Cela n'a rien à faire non plus, pour cette raison, avec la manière d'aimer ou non les Français, la manière d'estimer leur esprit, si on croit avoir des raisons de penser que des forces instinctives, qui sont à découvrir en France, se sont engouffrées dans les développements de la guerre actuelle. Ce qui est dit de ces mobiles, qui sont présents chez les peuples, peut rester en dehors de ce qui tombe dans le domaine de l'accusation et de l'incrimination au sens ordinaire du terme.

Chez les Allemands, on cherchera en vain de telles forces instinctives ou mobiles devant mener à la guerre actuelle d'une manière semblable à celle caractérisée par Soloviev chez les Russes, et présagées par Renan chez les Français. Les Allemands pouvaient prévoir que l'on mènerait un jour cette guerre contre eux. C'était leur devoir de s'armer pour elle. Ce qu'ils ont fait pour s'acquitter de ce devoir, on le désigne, chez leur ennemi, comme le soin qu'ils portent au militarisme.

Ce que les Allemands veulent pour eux-mêmes et ce qu'ils ont à réaliser, pour accomplir les tâches qui leur ont été imposées par les nécessités de l'histoire mondiale, il leur aurait été possible de s'en acquitter, si ces tâches avaient été aussi agréables aux

autres qu'elles l'ont nécessairement été pour eux. La manière dont les autres peuples accueillent l'accomplissement des tâches de l'histoire mondiale, que les Allemands ajoutaient à leurs tâches existantes dans le domaine culturel matériel à l'époque moderne, ne dépendait absolument pas d'eux. Les Allemands ne pouvaient qu'avoir confiance dans leur capacité énergétique, que leur assuraient leurs performances culturelles matérielles, de pouvoir vaincre de la manière dont leur travail spirituel avait été accueilli par les peuples. Si on regarde à la manière allemande susnommée, on s'aperçoit qu'il n'existe rien chez eux qui aurait nécessairement rendu l'Allemand apte à accomplir l'œuvre actuelle qu'on attendait de lui et à le faire valoir dans le monde d'une autre manière, que ce qui est arrivé avec ses pures performances spirituelles.

Il n'est pas indispensable que l'Allemand lui-même fasse la tentative de caractériser l'importance du genre spirituel allemand et son haut fait spirituel pour l'humanité. Il peut, s'il veut faire inscrire au compte des appréciations, l'importance que cette manière et cet exploit ont eus pour l'humanité extra-allemande, chercher les réponses auprès de cette humanité extra-allemande. On pourra entendre les paroles d'une personnalité qui fait partie des dirigeants dans le domaine anglophone, une personnalité comme celle du grand orateur d'Amérique, de *Ralph Waldo Emerson*. Il caractérise le type de l'esprit allemand et ses hauts faits lors de considérations à propos de Goethe en rapport avec la culture universelle. Emerson dit : « *Une qualité, que Gœthe a particulièrement en commun avec sa nation tout entière, le fait apparaître comme remarquable aux yeux des publics français et anglais : à savoir que tout, en lui, ne repose que sur la vérité intérieure. En Angleterre et aux Amériques, on respecte le talent, on se satisfait seulement d'être actif en faveur ou contre un parti selon ses convictions. En France, on est déjà ravi lorsqu'on contemple des pensées brillantes, peu importe ce qu'elles se proposent de faire. Mais dans tous ces pays, on récompense les hommes doués à la hauteur de leur talent. On les juge satisfaisants si ce qu'ils apportent stimule le lecteur de bon sens et ne se heurte pas au bon ton. Combien de divisions, combien d'heures passées agréablement et utilement. L'esprit allemand ne possède ni la vivacité française, ni l'intelligence anglaise aiguë pour le domaine pratique, ni en fin de compte, la manière américaine de se démettre de situations confuses ; tout ce qu'il possède seulement, c'est une certaine probité, qui ne se contente jamais d'en rester à l'apparence des choses, mais en revient toujours à se poser la question principale: « Où cela veut-il mener ? » Le public allemand exige d'un écrivain qu'il se tienne au-dessus des choses et se prononce simplement sur elles. Une vivacité spirituelle est requise pour cela : Eh bien ! Pourquoi surgissent-elles ? Quel est l'avis de l'être humain ? Comment ? – D'où tient-il toutes ces pensées ? » Et en un autre endroit de sa considération sur Goethe, Emerson forge ces mots : Le « *profond sérieux avec lequel ils – Emerson veut dire les hommes formés à la culture allemande - se livrent à leurs études, les place en situation de percer à jour des hommes qui sont largement plus doués qu'eux-mêmes. C'est pour cette raison que les concepts de discernement en usage dans les milieux philosophiques sont tous d'origine allemande. Tandis que les Anglais et les Français, loués pour leur perspicacité et leur érudition, considèrent leurs études et leur manière de voir avec une certaine superficialité, le caractère personnel de ce qu'ils ont pensé ainsi que la manière dont ils s'expriment à ce sujet, ne se trouvent pas trop profondément en cohérence. Gœthe, le personnage principal qui rassemble et exprime le contenu spirituel de sa nation,**

s'exprime, non pas parce qu'il a du talent, mais parce que la vérité concentre ses rayons dans son âme et illumine le monde extérieur en rayonnant au-dehors. Il est sage au sens le plus élevé qui soit, même si souvent sa sagesse est voilée par son talent. Aussi excellent que soit ce qu'il dit, il a alors en vue quelque chose d'encore meilleur . Il possède cette indépendance provoquant l'effroi qui résulte de la confrontation avec la recherche du vrai. Que l'on prête une oreille à ses paroles, ou que l'on s'en détourne, les faits demeurent comme il les avait signifiés. »

Quelques pensées de Emerson méritent d'être encore ajoutées, qui sont certainement de plein droit à leur place ici ; C'est un anglo-américain qui les a pourtant exprimées à propos des Allemands. « *Les Allemands pensent pour l' Europe... Les anglais ne voient que l'individu seul et ne savent pas concevoir l'humanité comme un tout, selon des lois plus élevées... Les Anglais ne mesurent pas la profondeur de l'esprit allemand.* » Emerson pouvait savoir quel impact le travail de l'esprit allemand avait été capable de donner à l'humanité.

Emerson parle de la « *vivacité des Français* » et de « *l'intelligence anglaise affinée pour les choses pratiques* » dans les phrases citées. Voudrait-on poursuivre dans son sens pour ce qui est des Russes, on pourrait peut-être dire : Les Allemands ne possèdent pas l'impulsion morale des Russes pour rechercher une force mystique, par laquelle ils se justifient, dans toutes les manifestations de la vie, même dans leurs aspects pratiques.

Et il se trouve dans les attitudes des esprits de ces peuples, quelque chose d'absolument semblable aux oppositions guerrières qui s'activent en ce moment. Dans les mobiles, qui menèrent du côté Français à la guerre contre l'Allemagne, s'active leur tempérament, ce tempérament qu'Emerson évoque par leur vivacité. Dans ce tempérament se trouve la puissance mystérieuse qui s'exprime d'une manière si bouillonnante dans les mots de Renan : « *haine à mort, préparatifs de guerre sans répit, alliance avec celui qui se présente.* » Que la France, dont la population était presque identique à celle de l'Allemagne, se trouvât équipée et dotée, avant la guerre, d'une armée une fois et demie plus puissante que celle de l'Allemagne, cela représentait le résultat de cette puissance mystérieuse sur laquelle la phrase prononcée à propos du « *militarisme allemand* » sert à tirer un voile pudique. – Dans la volonté de guerre de la Russie agit la croyance mystique elle-même encore présente là où elle ne trouve qu'une expression instinctive. On devra observer les dispositions des âmes pour caractériser les oppositions opérant aujourd'hui entre les Français et les Russes, d'un côté, et les Allemands de l'autre. – Le genre d'opposition guerrière entre les Anglais et les Allemands, au contraire, est de celle devant laquelle les Allemands se voient placés seulement pour des mobiles « *affinés dans leur aspect pratique* ». L'idéal de la politique anglaise est, conformément à l'esprit du pays, ordonné vers des objectifs purement pratiques. Qu'il soit souligné ici : conformément à l'essence du pays. Ce que ses habitants révèlent dans leur rapport avec lui, est de même un effet de cette essence, non pas cependant le fondement de l'idéal politique anglais. La mise en application, au sens de cet idéal, a provoqué l'habitude chez le Britannique de laisser faire prévaloir dans la vie, comme règle de conduite de cette mise en action, ce qui semblait correspondre à ses intérêts personnels. L'existence d'une telle règle de conduite n'est pas en contradiction avec le fait qu'elle se fait valoir dans la vie communautaire au

sein de la société sous l'aspect de règles déterminées auxquelles on obéit strictement si on veut avoir un train de vie. Elle n'est pas non plus en contradiction avec le fait que l'on tienne la règle de conduite pour quelque chose de tout autre que ce qu'elle est. Tout cela ne vaut que du côté du Britannique, en tant qu'impliqué dans le monde de son idéal politique. Et c'est par lui qu'est créée une opposition guerrière entre l'Angleterre et l'Allemagne.

La guerre actuelle peut être une exhortation pour que doive venir un jour le moment où, au plan des âmes, la conception de la nature allemande du monde conquière sa valeur universelle, opérant au plan spirituel, – elle ne peut naturellement faire valoir son universalité que par un combat des esprits – pour l'emporter sur celle que Mill, Spencer, Schiller le pragmatique, Locke et Huxley, et d'autres, avaient construite en tant que représentants de la nature anglaise. Mais cela n'a d'emblée rien à faire avec cette guerre.

Les principes directeurs de l'idéal politique de l'Angleterre, Goethe les avait caractérisés au sens des paroles qu'il prononça, alors qu'il comptait Shakespeare parmi les esprits qui avaient exercé la plus forte influence sur lui : « *Mais tandis que les Allemands se donnaient bien du mal à résoudre des problèmes philosophiques, les Anglais se moquaient de nous avec leur sens pratique de compréhension des choses et conquéraient le monde. Chacun connaît leur déclamation contre le commerce des esclaves et pendant qu'ils voulaient nous faire savoir quel genre de maxime reposait à la base de telles pratiques, il se révèle maintenant que le véritable motif était un objet réel, dont les Anglais n'ont jamais fait sans, et qu'on aurait dû savoir.* » – Sur Byron, qui est devenu pour lui le modèle de l'Euphorion dans la seconde partie du Faust, Goethe dit : « *Byron est à considérer comme un homme, comme un anglais de grand talent. Ses bonnes qualités sont à déduire de l'homme ; ses mauvaises, du fait qu'il... était... anglais. Tous les Anglais, en tant que tels, sont dépourvus de réflexion propre ; ils ne parviennent pas à une culture paisible à cause de la dispersion et de l'esprit de parti. Mais ils sont grands en tant qu'hommes à l'esprit pratique.* »

Ces jugements de Goethe ne concernent pas les Anglais en tant que tels, mais seulement ce qui se manifeste du « *caractère global de l'Angleterre* », lorsque ce caractère se révèle porteur de son idéal politique.

L'idéal politique mentionné a développé l'habitude d'organiser un espace le plus grand possible à l'usage de l'Angleterre selon les principes directeurs caractérisés. Face à cet espace, l'Angleterre apparaît comme une personne qui organise sa maison selon son agrément et qui s'habitue à en faire chasser les voisins ce qui rend l'habitabilité de la maison moins agréable qu'on ne l'aurait souhaitée.

L'Angleterre crut menacée cette habitude de pouvoir continuer à vivre de la sorte par le développement auquel l'Allemagne devait nécessairement s'efforcer. C'est pourquoi il est compréhensible qu'elle ne voulait pas laisser venir un conflit entre la France et la Russie, d'une part et l'Allemagne et l'Autriche, d'autre part, sans faire tout ce qui lui était possible pour éliminer ce cauchemar auquel la condamnait le travail culturel de l'Allemagne. Cela la fit se ranger aux côtés des ennemis de l'Allemagne. Un pur politicien « *doté d'une compréhension pratique aiguë des choses* » prendrait en compte quels dangers pour l'Angleterre pouvaient surgir d'une

Allemagne triomphant de la France et de la Russie. – Ce calcul n'avait aussi peu à faire avec la simple indignation morale à propos de la « violation de la neutralité de la Belgique » que n'avait beaucoup à faire le « sens pratique aigu » qui vit les Allemands se trouver dans le cercle des intérêts de l'Angleterre, lorsqu'ils entrèrent en Belgique.

Ce que cette orientation de la volonté « tournée vers une compréhension pratique des choses » devait produire comme effet au cours du temps, en liaison avec d'autres forces dirigées contre l'Allemagne, cela pouvait se démontrer à la sensibilité allemande, si on avait demandé : Comment agirait l'idéal politique de l'Angleterre en permanence, si une puissance européenne se trouvait appelée par les circonstances de l'histoire mondiale à étendre ses activités au-delà des mers ? On a besoin simplement de jeter un coup d'œil sur ce qu'avait provoqué cet idéal politique vis-à-vis de l'Espagne et le Portugal, la Hollande, la France lorsque ces pays développaient leurs activités sur les mers. Et on pouvait se souvenir que cet idéal politique savait constamment compter « sur le sens pratique aigu », pour mettre à profit les orientations européennes de volonté qui étaient dirigées à l'encontre des pays dans lesquels une activité maritime naissante se développait et où apparaissaient des rapports de forces, si bien que la perspective s'ouvrait pour l'Angleterre d'être libérée de ses concurrents.

Ce que devait ressentir le peuple allemand face à la situation européenne d'avant la guerre, l'observation des forces, dirigées depuis l'extérieur environnant sur ce peuple, le démontre. Depuis l'Angleterre, c'était l'idéal « tourné sur le sens pratique aigu des choses ». Depuis la Russie, il s'agissait d'orientations de la volonté qui s'opposaient aux tâches qui revenaient à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie en vue de la formation du Centre Européen. Depuis la France, des forces populaires dont la nature n'est autrement reçue par les Allemands que sur le mode dont Moltke avait un jour formulé ses paroles au sujet du rapport entretenu par la France avec l'Allemagne : « Napoléon fut une apparition passagère. La France reste. Depuis des siècles, nous avons eu à faire avec elle et nous aurons encore à faire avec elle pendant des siècles... Il a été inculqué à la nouvelle génération française qu'elle avait un droit sacré sur le Rhin et qu'elle avait le devoir d'en faire la frontière de la France à la première occasion qui se présenterait. La frontière du Rhin doit devenir une vérité, c'est le thème d'avenir de la France. »

La nécessité historique mondiale avait soudé ensemble l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie en un « Centre européen » vis-à-vis de ces trois orientations de volonté. Il y avait toujours eu des hommes, unis par des liens profonds à la culture de ce Centre européen, qui ressentaient comment devaient naître des tâches de ce Centre européen qui leur apparaissaient comme étant à résoudre ensemble par les peuples de ce Centre. On pense ici à un représentant de tels hommes qui est décédé depuis longtemps. Quelqu'un qui portait les idéaux du « Centre européen » profondément ancrés en son âme, enthousiasmée par la force spirituelle de Goethe, dont il s'était inspiré à travers l'ensemble de sa conception du monde et dans les impulsions les plus profondes de sa vie. Il s'agit du littérateur et linguiste *Karl Julius Schröder*. Un homme qui est trop peu connu de ses contemporains, aussi bien dans sa nature que pour son importance. Le rédacteur de cet article le compte parmi les personnalités auxquelles il est immensément redevable. Schröder écrit, dans son livre sur la « *Poésie allemande* »

en 1875, alors qu'un sentiment de découragement, faisait suite aux événements de 1870/71 qui avaient soulevé les âmes en vue de la formation d'un idéal de l'Europe du Centre : *« Nous nous voyons maintenant, ici en Autriche, dans une situation particulière justement à propos de ce point de retournement important. Si le mouvement de liberté de notre vie politique avait repoussé la cloison qui nous séparait de l'Allemagne, il y a peu de temps, le moyen serait à présent dans nos mains pour collaborer et élever notre travail en vue de l'élaboration d'une vie culturelle commune avec le reste des Allemands. Ainsi, le cas s'est maintenant produit par lequel nous ne sommes plus en mesure de participer à une grande action de notre peuple... Dans la vie spirituelle allemande, il ne pouvait apparaître de cloison à cause de cela. Les racines de cette vie spirituelle ne sont pas de nature politique mais relèvent de l'histoire culturelle. Cette unité indéchirable de la vie spirituelle allemande... nous voulons ne pas la perdre de vue... dans l'empire allemand, nous voulons estimer et honorer notre difficile mission culturelle et ne pas porter au compte du passé ce qui dans notre destin n'est pas de notre faute. »* À partir de quels sentiments parlerait une telle âme réceptive si elle séjournait encore parmi les vivants et voyait comment l'Autrichien accomplit une « action de son peuple » en pleine unité avec l'Allemand de l'Allemagne.

« L'Europe du centre » est formée par le destin ; les âmes qui en font partie et qui la ressentent dans une totale compréhension, s'en remettent à l'esprit à l'œuvre dans l'histoire pour juger de ce qui dans le passé – et de ce qui, dans le présent et à l'avenir, ne relève pas de « leur faute dans leur destinée ».

Et celui qui veut porter un jugement sur la compréhension que les idées d'une orientation commune de la volonté de « l'Europe du Centre » ont trouvé à l'extérieur, lira des écrits en provenance de Hongrie, comme celui intitulé « la genèse d'une alliance défensive » de *Emerich von Halasz* paru dans le numéro de « Jeunesse hongroise » de mars 1911. On y trouve les paroles suivantes : *« Lorsque nous prenons en considération ... qu'Andrassy s'est retiré de la direction des affaires politiques depuis plus de trente ans, de même que Bismarck, depuis vingt et un ans, et que cette grande œuvre de paix existe toujours dans sa pleine vigueur, et s'engage encore pour un long avenir : alors nous n'avons nul besoin de nous laisser aller au pessimisme... Bismarck et Andrassy ont trouvé dans une énergie unie une solution imposante au problème de l'Europe Centrale en y accomplissant une œuvre civilisatrice, qui survivra à plusieurs générations, je l'espère... Dans l'histoire de l'Alliance, c'est en vain que nous recherchons une formation d'une telle pérennité et d'une telle puissance de conception. »*

À partir du moment où les orientations de volonté caractérisées comme étant dirigées contre « l'Europe du Centre », eurent acquis ensemble suffisamment d'importance, il était inévitable que celle « importance » déterminât les sentiments qui se formaient au sein des peuples du Centre européen au cours de la marche des événements mondiaux. Et lorsque les faits de l'été 1914 survinrent, ils touchèrent l'Europe dans une situation de l'histoire universelle dans laquelle les forces actives dans la vie des peuples saisirent le cours des événements d'une manière telle qu'elles les débarrassèrent de tout jugement humain ordinaire et les placèrent à un niveau supérieur, à un niveau par lequel agit la nécessité de l'histoire universelle au sein de

l'évolution de l'humanité. Celui qui ressent la nature d'un tel instant universel, en retire un jugement situé hors du domaine dans lequel se nichent les questions quand à savoir comment se seraient passées les choses, si dans les heures difficiles du destin, telle ou telle proposition de telle ou telle personnalité avait reçu plus d'échos que ce fut le cas. Les hommes font l'expérience dans leurs jugements, au travers des retournements momentanés de l'histoire universelle, de forces sur lesquelles on ne peut émettre de jugement équitable que si on s'efforce – que l'on se souvienne des paroles de Emerson – de ne pas seulement voir « l'individu », mais de concevoir l'humanité « comme un tout et à selon des lois supérieures ». Comment pouvaient devoir être jugées des décisions des hommes selon les lois de la vie ordinaire, alors qu'elles ne pourraient pas être jugées en dehors de ces lois supérieures, parce qu'en elles, l'esprit est à l'œuvre, un esprit qui ne peut être perçu qu'au travers des *nécessités de l'histoire universelle*. Les lois de la nature appartiennent à l'ordre de la nature ; au-dessus d'elles se trouvent les lois appartenant à la vie communautaire des hommes ; et au-dessus de ces dernières se trouvent encore les lois du devenir de l'histoire universelle, agissant sur un plan spirituel, et qui relèvent encore d'un autre ordre. Ce sont ces lois par lesquelles les hommes et les peuples accomplissent leurs tâches et passent par des évolutions, qui se situent en dehors du domaine de la vie communautaire ordinaire des hommes.

Remarque additionnelle : les réflexions précédentes renferment ce que l'auteur de ce petit ouvrage a dit lors de conférences qui ont été tenues avant l'entrée en guerre de l'Italie dans la confrontation actuelle des peuples. On trouvera donc compréhensible, de ce fait, qu'il ne soit pas fait mention des mobiles qui sont devenus des volontés guerrières venant de ce côté et qui sont dirigées contre « l'Europe du Centre ». Un prochain ouvrage pourra apporter, je l'espère, un complément concernant ce sujet.

Berlin, 5 juillet 1915
Rudolf Steiner

Notes concernant les personnalités citées par Rudolf Steiner

Hermann Grimm (1828-1901) : Fils de Wilhelm Grimm, auteur avec son frère, le philologue Jacob Grimm, des célèbres «*Contes d'enfants et du foyer*», cet historien allemand de l'art fut un admirateur de Ralph Waldo Emerson (voir ci-après) dont il traduisit une partie de l'ouvrage «*Personnalités représentatives*». Dans sa conférence du 23-4-1924, Rudolf Steiner indique que Hermann Grimm est la réincarnation de l'écrivain romain Pline le Jeune (62-114), puis de la Margrave Béatrice de Toscane (1015-1075) fille du Duc Frédéric de Lorraine. (Karma II – GA 236 – EAR 1983, p. 374)

Heinrich von Treitschke (1834-1896) : Historien prussien, professeur à l'université de Berlin, député nationaliste de 1871 à 1884, il soutint la politique de Bismark après avoir publié en août 1870 un ouvrage intitulé : «*Que réclamons-nous de la France ? L'Alsace.*» Il fut entendu, on connaît la suite...

Johann Gottlieb Fichte (1762-1814). D'abord théologien, puis philosophe, disciple de Kant et de Lessing, professeur à Iéna, il devint, en 1811, recteur de l'université de Berlin. Apologiste du peuple allemand, seul à détenir, selon lui, des forces évolutives, Fichte en affirma la supériorité sur les autres nations européennes. Il fut l'un des pères fondateurs du nationalisme germanique, devenu le pangermanisme.

Robert von Zimmermann (1824-1898) : Professeur de philosophie et membre de l'Académie des Sciences de Vienne, il fut le disciple de J.F. Herbart, le doctrinaire d'une psychologie mécaniciste et d'une esthétique mathématisées.

Ernest Renan (1823-1892) : Linguiste, historien et philosophe français ; sur le point de devenir prêtre, il se détache des croyances chrétiennes, tout en demeurant un humaniste spirituel. C'est l'un des fondateurs de l'école historique critique française, dans le sillage de l'école allemande qu'il admirait, en particulier dans la personne de David Friedrich-Strauss (1808-1874), auteur, comme lui d'une «*Vie de Jésus*».

Karl Vogt (1817-1895) : «Le gros Vogt...» dicit Rudolf Steiner, naturaliste darwiniste allemand, professeur à l'université de Giessen, puis député en 1848.

Vladimir Soloviev (1853-1900) : Poète et philosophe mystique russe. Très jeune professeur d'université, il appelle à une régénération du christianisme et met en garde contre les menaces de l'expansionnisme asiatique. Rudolf Steiner a indiqué que Soloviev fut la réincarnation d'un théologien ascétique du IV^e siècle, retiré au désert d'Égypte, puis d'une religieuse chrétienne visionnaire du Moyen-Âge. (Karma IV, p. 148).

Nicolaï Danilevski (1822-1885) : Auteur politique russe nationaliste, hostile à l'européanisation de la Russie et militant d'une civilisation slave originale, protectrice des Balkans jusqu'à Istanbul.

Ralph Waldo Emerson (1803-1882) : Philosophe américain, fondateur du mouvement «transcendantaliste» invitant à l'éveil libérateur de la conscience individuelle, et à son affranchissement des croyances, des dogmes et de toutes les institutions religieuses. Dans sa conférence du 23-4-1924 (cf. supra), Rudolf Steiner

affirme qu'Emerson fut la réincarnation de l'historien latin Tacite (55-120), puis de la margrave Mathilde de Toscane (1046-1115), fille de la margrave Béatrice, et explique ainsi l'attrait de Hermann Grimm pour l'œuvre d'Emerson. La margrave Mathilde, en son château de Canossa, hébergeait le pape Grégoire VII en 1077 lorsque l'empereur Henri IV d'Allemagne dut venir s'humilier aux pieds du Pontife.

John Stuart Mill (1806-1903) : Économiste et philosophe anglais, député à la Chambre des Communes en 1865, adepte d'une doctrine de «l'utilitarisme» comme source de morale et de justice sociales. Ce qui est utile à tous est le bien.

Herbert Spencer (1820-1903) : Philosophe anglais indépendant dont l'évolutionnisme universel situe l'ensemble des phénomènes dans une série continue allant du domaine physique à ceux du psychisme et de la société, par une complexification croissante.

John Locke (1632-1704) : Scientifique et philosophe anglais, auteur d'un «*Essai sur l'esprit*» et de l'ouvrage «*Le christianisme raisonnable*» retrouvant la religion naturelle dans les mœurs des premiers chrétiens.

Ferdinand C.S. Schiller (1864-1937) : Philosophe anglais, professeur à Oxford puis à Los Angeles, tenant d'un humanisme pragmatique dans lequel «l'homme est la mesure de toute chose», ce qui ne l'empêche pas d'être variable en ses facultés.

Thomas Huxley (1825-1895) : Naturaliste et biologiste anglais, professeur au Collège royal de chirurgie de Londres, après avoir participé à une expédition scientifique dans les pays du Pacifique. Ami de Darwin et défenseur de l'évolutionnisme, il fit une étude comparée des singes anthropoïdes et de l'homme.

Helmut von Moltke : deux officiers supérieurs ont porté ces mêmes noms.

1. le Feld-marschall Karl Bernhard Helmut von Moltke (1800-1891) : Chef du grand État-major prussien, puis allemand de 1857 à 1888.
2. Le Général Johannes Ludwig Helmut von Moltke (1848-1916), neveu du précédent, Chef d'État-major général en 1906. C'était un ami de Rudolf Steiner qu'il rencontra en août 1914, avant de perdre la bataille de la Marne et d'être remplacé en 1915 par Erich von Falkenhayn.

Karl-Julius Schröer (1825-1890) : Professeur de littérature à l'École supérieure technique de Vienne, spécialiste de Goethe, qui recommanda le jeune Rudolf Steiner comme collaborateur à l'éditeur Kürschner.

Dans sa conférence du 23-9-1924, Rudolf Steiner affirme que Schröer était la réincarnation du philosophe grec Platon (-428 à -347 av. JC), puis de la religieuse Hroswitha qui vécut au X^e siècle dans le duché de Brunswick. (Karma IV – GA 238, EAR, 1983, p. 182). Il indiqua également que le père de Karl-Julius, c'est-à-dire Tobias Gottfried Schröer (1791-1850), écrivain et directeur d'un lycée allemand à Presbourg (Slovaquie), fut la réincarnation du philosophe grec Socrate (-470 à -399 av. JC), le maître de Platon. (v. oc. p.186 et 206) – (NDR : On s'explique mieux ainsi que, dans le milieu anthroposophique, la thèse dominante et quasiment officielle, présente Rudolf Steiner comme la réincarnation du philosophe grec Aristote (-384 à -322 av. JC), lui-même élève de Platon.)

Jules Andrassy (l'Aîné) (1823-1890) : Homme politique hongrois, Président du Conseil après 1858, puis en 1871 ministre des Affaires étrangères de la double monarchie austro-hongroise. Il opta pour la neutralité de l'Autriche lors de la guerre franco-allemande de 1870.

Nikolai Strachow (1828-1896) : Écrivain, philosophe et biologiste russe, ami intime de F. Dostoïevski et de Léon Tolstoï, collaborateur de Danilevski, il lutta contre le darwinisme et les justifications scientifiques des idées révolutionnaires.

Rudolf S T E I N E R (1861-1925) et Ernest R E N A N (1823-1892)

Pour la composition de ses « *Pensées durant ce temps de guerre* », Rudolf Steiner fait appel principalement à Fichte, le père du Pangermanisme, et à d'autres écrivains allemands, mais aussi à certains témoignages, favorables à l'Allemagne, d'auteurs étrangers comme le français Ernest Renan. En 1915, Rudolf Steiner écrit :

«..l'Allemagne fut jetée dans l'embarras par le fait qu'elle ne pouvait obtenir de repos de la part des français qu'en ôtant à la région de l'Alsace-Lorraine la possibilité de la troubler à l'avenir..»

Force est bien de reconnaître qu'il s'agit là d'un manque caractérisé de clairvoyance, au sens le plus ordinaire terme, et même, tout simplement, de défaut de sens historique au moment où l'Europe est plongée dans le drame précisément engendré par l'annexion, le 10 mai 1871, de l'Alsace-Lorraine par l'Empire germano-prussien. Dès que les Alsaciens-Lorrains eurent le droit d'élection au Reichstag, en 1874 et 1881, ils n'élirent que des députés protestataires et francophiles. Malgré la reconnaissance, en 1911, d'une certaine autonomie à l'intérieur de l'Empire, le mécontentement et les troubles iront croissant dans ces provinces qui accueilleront avec un enthousiasme inoubliable leurs libérateurs français, en novembre 1918, à Mulhouse, Colmar et Strasbourg. Et depuis lors, aucun mouvement protestataire n'y a jamais demandé le rattachement à l'Allemagne...

Dès 1871, Renan, lui, a, clairement compris la situation et annoncé les drames à venir si l'annexion était maintenue, sans se réclamer de « l'investigation suprasensible », mais en se référant à sa connaissance approfondie de l'histoire des peuples :

« Je ne crois pas à la durée des choses menées à l'extrême, et je serais bien surpris si une foi aussi absolue en la vertu d'une race que celle que professent M. de Bismarck et M. de Moltke n'aboutissait pas à une déconvenue. L'Allemagne, en se livrant aux hommes d'État et aux hommes de guerre de la Prusse, a monté un cheval fringant qui la mènera où elle ne veut pas. (...) Les provinces détachées (d'Alsace-Lorraine), loin d'être un rempart de paix, seraient une cause perpétuelle de guerre. Il ne faudrait pas croire que l'on pourrait se les concilier, ni que la France pourrait oublier une telle mutilation. La haine serait alors irréconciliable. Au contraire, je crois pouvoir affirmer que si l'on sait aussi habilement traiter la question politique que l'on a brillamment mené la question militaire, on peut sortir de l'état présent sans que la France garde aucune arrière-pensée de revanche. »

Ernest RENAN : *Réforme intellectuelle et morale*. Calmann-Lévy. Paris, nov.1871.

Il est regrettable, pour le sérieux de son propos, et par simple respect du grand penseur qu'il citait de manière tronquée, que Rudolf Steiner n'ait pas mentionné cette vision lucide que Renan avait eue de l'avenir et qu'il compléta dans la sereine, et si intelligente « *Lettre à un ami d'Allemagne* » publiée en 1879 chez Calmann-Lévy.

José Dupré (Anthroposophie et Liberté n°18 – janvier 1997.)

On en trouvera ci-après les principaux extraits relatifs à notre sujet :

Lettre à un ami d'Allemagne

Ernest Renan

La collaboration de la France et de l'Allemagne, ma plus vieille illusion de jeunesse, redevient la conviction de mon âge mûr, et mon espérance est que, si nous arrivons à la vieillesse, si nous survivons à cette génération d'hommes de fer dédaigneux de tout ce qui n'est pas la force, auxquels vous avez confié vos destinées, nous verrons ce que nous avons rêvé autrefois, la réconciliation des deux moitiés de l'esprit humain. Oui, sans nous, vous serez solitaires et vous aurez les défauts de l'homme solitaire ; le monde n'appréciera pas parfaitement de vous que ce que nous lui aurons fait comprendre. Je me hâte d'ajouter que sans vous notre œuvre serait maigre, insuffisante. Voilà ce que j'ai toujours dit. Je n'ai nullement changé ; ce sont les événements qui ont si complètement interverti les rôles, que nous avons peine à nous reconnaître dans nos affections et dans nos souvenirs.

Personne n'a aimé ni admiré plus que moi votre grande Allemagne, l'Allemagne d'il y a cinquante et soixante ans, personnifiée dans le génie de Goethe, représentée aux yeux du monde par cette merveilleuse réunion de poètes, de philosophes, d'historiens, de critiques, de penseurs, qui a vraiment ajouté un domaine nouveau aux richesses de l'esprit humain. Tous tant que nous sommes, nous lui devons beaucoup, à cette Allemagne large, intelligente et profonde, qui nous enseignait l'idéalisme par Fichte, la foi dans l'humanité par Herder, la poésie du sens moral par Schiller, le devoir abstrait par Kant. Loin que ces acquisitions nouvelles nous parussent la contradiction de l'ancienne discipline française, elles nous en semblaient la continuation. Nous prenions au sérieux vos grands esprits quand ils reconnaissaient ce qu'ils devaient à notre dix-huitième siècle ; nous admettions avec Goethe que la France, que Paris étaient des organes essentiels du génie moderne et de la conscience européenne. Nous travaillions de toutes nos forces à bannir de la science et de la philosophie ces mesquines idées de distinctions nationales qui sont le pire obstacle aux progrès de l'esprit humain.

Depuis 1848, époque où les questions commencèrent à se poser avec netteté, nous avons toujours admis que l'unité politique de l'Allemagne se ferait, que c'était là une révolution juste et nécessaire. Nous concevions l'Allemagne devenue nation comme un élément capital de l'harmonie du monde. Voyez notre naïveté ! Cette nation allemande que nous désirions voir entrer comme une individualité nouvelle dans le concert des peuples, nous l'imaginions d'après le modèle que nous avons lu, d'après les principes tracés par Fichte ou Kant. Nous formions les plus belles espérances pour le jour ou prendrait place dans la grande confédération européenne un peuple philosophe, rationnel, ami de toutes les libertés, ennemi des vieilles superstitions, ayant pour symbole la justice et l'idéal. Que de rêves nous faisons ! Un protestantisme rationaliste s'épurant toujours entre vos mains et s'absorbant en la philosophie, – un haut sentiment d'humanité introduisant avec vous dans la conduite des choses humaines, – un élément de raison plus mûre se mêlant au mouvement général de l'Europe et préparant des bandages à plusieurs des plaies que notre grande mais terrible révolution avait laissées saignantes ! Vos admirables aptitudes scientifiques sortaient d'une obscurité imméritée, devenaient un organe essentiel de la civilisation,

et ainsi, grâce à vous et un peu grâce à nous, un pas considérable s'accomplissait dans l'histoire du progrès.

Les choses en ce monde ne se font jamais comme le veulent les sages. Aussi ceux qui réfléchissent parmi nous ne furent-ils pas trop surpris de voir proclamer à Versailles, sur les ruines de notre France vaincue, cette unité allemande qu'ils s'étaient représentée comme une œuvre sympathique à la France. Grande fut leur douleur en voyant l'apparition nationale qu'ils avaient appelées de leurs vœux indissolublement liée aux désastres de leur pays. Ils se consolait au moins par la pensée que l'Allemagne, devenue toute-puissante en Europe, allait planter haut et ferme le drapeau d'une civilisation qu'elle nous avait appris à concevoir d'une façon si élevée.

La grandeur oblige, en effet. Une nation a d'ordinaire le droit de se renfermer dans le soin de ses intérêts particuliers et de récuser la gloire périlleuse des rôles humanitaires. Mais la modestie n'est pas permise à tous. Vos publicistes, interprètes d'un instinct profond, ont pu être moins discrets à cet égard que vos hommes d'État et proclamer tout haut que l'ère de l'Allemagne commençait dans l'histoire. La fatalité vous traînait. Il n'est pas permis, quand on est tout puissant, de ne rien faire. La victoire défère au victorieux, qu'il le veuille ou non, l'hégémonie du monde.

Tour à tour la fortune élève sur le pavois une nation, une dynastie. Jusqu'à ce que l'humanité soit devenue bien différente de ce qu'elle est, toutes les fois qu'elle verra passer un char de triomphe, elle saluera, et, les yeux fixés sur le héros du jour, elle lui dira : « Parle, tu es notre chef, sois notre prophète. » La solution des grandes questions pendantes à un moment donné (et Dieu sait si le moment présent se voit obsédé de problèmes impérieux !) est dévolue à celui que les destins désignent. Alexandre, Auguste, Charles-Quint, Napoléon n'avaient pas le droit de se désintéresser des choses humaines ; sur aucune question, ils ne pouvaient dire : Cela ne me regarde pas ! Chaque âge a son président responsable, chargé de frapper, d'étonner, d'éblouir, de consoler l'humanité. Autant le rôle du vaincu, obligé de s'abstenir en tout, est facile, autant la victoire impose de devoirs. Il ne sert de rien de prétendre qu'on a le droit d'abdiquer une mission qu'on n'a pas voulue. Le devoir devant lequel on recule vous prend à la gorge, vous tue ; la grandeur est un sort implacable auquel on ne saurait se soustraire. Celui qui manque à sa vocation providentielle est puni par ce qu'il n'a pas fait, par les exigences qu'il n'a pas contentées, par les espérances qu'il n'a pas remplies, et surtout par l'épuisement qui résulte d'une force non employée, d'une tension sans résultat.

Faire de grandes choses dans le sens marqué par le génie de l'Allemagne, tel est le devoir de la Prusse quand le sort des armes eut mis les destinées de l'Allemagne entre ses mains. Elle pouvait tout pour le bien ; car la condition pour réaliser le bien, c'est d'être fort. Qu'y avait-il à faire ? Qu'a-t-elle fait ? Huit ans, plus de la moitié de ce que Tacite appelle *grande mortalis ævi spatium*, se sont écoulés depuis qu'elle jouit en Europe d'une supériorité incontestée. Par quels progrès en Allemagne et dans le monde cette période historique aura-t-elle été marquée ?

Et d'abord, après la victoire, la nation victorieuse a bien le droit de trouver chez elle les récompenses de ses héroïques efforts, le bien-être, la richesse, le contentement, l'estime réciproque des classes, la joie d'une patrie glorieuse et pacifiée. En politique,

elle a le droit surtout au premier des biens, à la première des récompenses, je veux dire à ces libertés fondamentales de la parole, de la pensée, de la presse, de la tribune, toutes choses dangereuses dans un État faible et vaincu, possibles seulement dans un État fort. Ces grandes questions sociales qui agitent notre siècle ne peuvent être résolues que par un victorieux, se servant du prestige de la gloire pour imposer des concessions, des sacrifices, l'amnistie, à tous les partis. Donner la paix, autant que la paix est de ce monde, et la liberté, aussi large que possible, à cette Europe continentale qui n'a pas encore trouvé son équilibre, fonder définitivement le gouvernement représentatif, aborder franchement les problèmes sociaux, élever les classes abaissées sans leur inspirer la jalousie des supériorités nécessaires, diminuer la somme des souffrances, supprimer la misère imméritée, résoudre la délicate question de la situation économique de la femme, montrer par un grand exemple la possibilité de faire face en même temps aux nécessités politiques opposées que l'Angleterre a conciliées, parce que le problème se posait pour elle d'une manière relativement facile : voilà ce qui eût justifié la victoire, voilà ce qui l'eût maintenue. La victoire, en effet, a toujours besoin d'être légitimée par des bienfaits. La force qu'on a déchaînée devient impérieuse à son tour. Dès qu'il a reçu la première salutation impériale, le César appartient à la fatalité jusqu'à sa mort.

De ce programme que la force des choses semblait vous imposer, qu'avez-vous réalisé ? Votre peuple est-il devenu plus heureux, plus moral, plus satisfait de son sort ? Il est clair que non ; des symptômes comme on n'en n'a jamais vu après une victoire se sont manifestés parmi vous. La gloire est le foin avec lequel on nourrit la bête humaine ; votre peuple en a été saturé, et il regimbe !... Napoléon I^{er}, en 1805, 1806, avait imposé silence par l'admiration à toute voix opposante ; une centaine de personnes tout au plus murmuraient ; l'idée d'un attentat contre sa personne eût paru un non-sens. Comment se fait-il qu'au lendemain de triomphes comme on n'en avait pas vu depuis soixante ans, votre gouvernement se soit trouvé en présence d'un mécontentement profond ? Pourquoi est-il toujours préoccupé de mesures restrictives de la liberté ? D'ordinaire, on n'a pas à réprimer après la victoire ; la répression est le propre des faibles. Ce qui se passe chez vous, n'importe comment on l'explique, renferme un blâme contre vos hommes d'État. Si votre peuple est aussi mauvais qu'ils le disent, c'est leur condamnation. Âpres et durs, comprenant l'État comme une chaîne et non comme quelque chose de bienveillant, ils croient connaître la nature allemande et ne connaissent pas la nature humaine. Ils ont trop compté sur la vertu germanique, ils en verront le bout. On a fait de vous une nation organisée pour la guerre ; comme ces chevaliers du XVI^e siècle, bardés de fer, vous êtes écrasés par votre armement. S'imaginer qu'en continuant de subir un pareil fardeau sans en retirer aucun avantage, votre peuple aura la souplesse nécessaire pour l'industrie et les arts de la paix, c'est trop espérer. Ces sacrifices militaires vous mettent dans la nécessité ou de faire la guerre indéfiniment, – et vous avez trop de bon sens pour ne pas voir que ces parties à la Napoléon I^{er} mènent aux abîmes, – ou d'avoir une place désavantageuse dans la lutte pacifique de la civilisation. Les agitations sociales sont, comme la fièvre, à la fois une maladie et un symptôme ; on doit en tenir compte ; il ne suffit pas de les étouffer, il faut en voir la cause et à quelques égards y donner satisfaction. Les erreurs populaires s'affaiblissent par la publicité ; on les fortifie en essayant de ramener le peuple à des croyances devenues sans efficacité.

Où est votre continuation de Goethe, de Schiller, de Heine ? Le talent ne vous manque certes pas ; mais il y a selon moi deux causes qui nuisent à votre production littéraires : d'abord vos charges militaires exagérées, et, en second lieu, votre état social. Supposez Goethe obligé de faire son apprentissage militaire, exposé aux gros mots de vos sergents instructeurs, croyez-vous qu'il ne perdrait pas à cet exercice sa fleur d'élégance et de liberté ? L'homme qui a obéi est à jamais perdu pour certaines délicatesses de la vie ; si Molière et Voltaire eussent traversé cette éducation-là, ils y auraient perdu leur fin sourire, leur malignité parfois irrévérencieuse. L'État de conscrit est funeste au génie. Vous me direz que ce régime nous l'avons adopté de notre côté. Ce n'est peut-être pas ce que nous avons fait de mieux ; en tout cas, on ne voit guère encore venir le jour où nous serons malades par exagération du respect.

Votre état social me paraît aussi très peu favorable à la grande littérature. La littérature suppose une société gaie, brillante, facile, disposée à rire d'elle-même, où l'inégalité peut être aussi forte que l'on voudra, mais où les classes se mêlent, où tous vivent de la même vie. On me dit que vous avez fait depuis dix ans de grands progrès vers cette unité de la vie sociale ; cependant je n'en vois pas encore le principal fruit, qui est une littérature commune, exprimant avec talent ou avec génie toutes les faces de l'esprit national, une littérature aimée, admirée, acceptée, discutée par tous.

Traitez-moi d'arriéré, mais je ne me reconnâtrai jamais comme ayant réalisé l'ancien idéal allemand ces hommes durs, étroits, détracteurs de la gloire, affectant un terre-à-terre vulgaire et positif, prétextant un dédain de la postérité qu'au fond ils n'ont pas. Dans le passage de mon discours de réception qui vous a blessés, je n'ai pas voulu dire autre chose. Le génie de l'Allemagne est grand et puissant ; il reste un des organes les plus essentiels de l'esprit humain ; mais vous l'avez mis dans un étau où il souffre. Vous êtes égarés par une école sèche et froide, qui écrase plus qu'elle ne développe. Nous sommes sûrs que vous vous retrouverez vous-mêmes, et qu'un jour nous serons de nouveau collaborateurs dans la recherche de tout ce qui peut donner de la grâce, de la gaieté, du bonheur à la vie.

Ernest Renan, 1879